

(3^e Année)

N^o 66

1^{er} OCTOBRE 1924

NUMÉRO MENSUEL

3 fr. 50

CLARTÉ

Sommaire

Abonnez-vous pour deux ans	} CLARTÉ
ÉDITORIAL : Si les Traités de 1919 ont cessé d'exister.....	
« Les Enchaînements » (roman inédit).....	
« Écoutez, canailles... » (poème).....	} HENRI BARBUSSE MAYAKOVSKI
Le Livre du Mois, et les autres	
Lénine, qui est-ce ? (fin)	} PARIJANINE MARCEL FOURRIER
Amok ou le Fou de Malaisie (suite)	
Fordisme	} ÉDOUARD BERTH STEFAN ZWEIG
Notre Enquête agricole : II — Les Monts du Forez	
Les Revues	} SCOTT NEARING A. DERIGON G. MICHAEL

Gravures d'Albert DURER. Dessins de George GROSZ, Mela MUTER, Michel ADLEN, Hugo CELLER.



ABONNEMENTS

}	France . . . 1 an. 33 fr. 6 mois 18 fr. 3 mois. 9 fr.
	Étranger. 1 an. 40 fr. 6 mois. 22 fr. 3 mois. 11 fr.

16, rue Jacques-Callot, Paris (6^e). — Téléphone : Gobelins 11-60. — Chèque Postal : Paris 330-80.

Tous les abonnés de Clarté doivent s'ils en ont les moyens matériels, nous aider dans cette lutte contre le mercantilisme des lettres.

LES QUATRE LIVRES DU MOIS DE CLARTÉ

Juin - *LETTRES* par Jean de Saint Prix

Juillet - *CHANT DE LA FLEUR ROUGE* par Linnankoski

Août - *A TRAVERS LA NUIT* par Rose Cohen

Septembre - *UN PREMIER AMOUR* par Maxime Gorki

sont les quatre Meilleurs Livres parus en quatre mois

Auriez-vous en temps normal remarqué et acheté ces quatre ouvrages ?

Ont-ils été couronnés par un prix littéraire ?

Ont-ils fait l'objet d'une publicité spéciale ?

Non, et pourtant ces quatre livres ont une valeur culturelle indéniable

Cela démontre toute l'utilité du Livre du Mois de Clarté

pour ceux qui n'ont que peu d'argent et peu de temps à consacrer à l'achat et à la lecture des livres d'actualité.

Adhères à l'Office du Livre du mois de CLARTÉ

Conditions d'abonnement aux 12 livres du mois de l'année

1° Un seul versement de 95 francs pour l'année toute entière ;

2° Trois versements de 33 francs tous les quatre mois ;

Ou gratuitement en trouvant à Clarté 12 abonnés nouveaux dans l'année, soit 1 abonné par mois (chaque abonné ayant droit à une prime gratuite de 5 livres dont 1 de nos livres du mois)

Nous demander circulaire et carnet d'abonnement, numéros spécimens de Clarté, comme matériel de recrutement envoyé franco

Abonnez-vous pour deux ans

Momentanément gênés, nous nous sommes adressés tout d'abord à notre petit noyau d'amis fidèles qui constituent comme le cœur de Clarté. Grâce à la rapidité avec laquelle ils nous ont répondu, nous sommes pour un temps tirés d'embarras. Qu'ils en soient ici remerciés comme il convient. La preuve d'attachement qu'ils ont ainsi donnée à Clarté nous est l'indice le plus certain que nous avons su conférer à cette revue une texture saine et robuste.

Mais c'est au cours de cette année que doit se décider une fois pour toutes, le sort définitif de Clarté. Il faut que nous puissions en finir avec cette existence instable, basée sur le dévouement total de quelques-uns dont la disparition ou simplement l'éloignement serait la mort de cette revue. Au seuil de cette nouvelle année de travail il est indispensable que nous regroupions nos forces pour tenter un grand effort de diffusion qui puisse nous amener de nouveaux lecteurs, de nouveaux abonnés.

C'EST MAINTENANT AU PUBLIC DE CLARTE TOUT ENTIER QUE NOUS FAISONS APPEL :

Nous lui demandons de souscrire des abonnements de deux ans. Que tous ceux qui en ont les moyens s'abonnent ou renouvellent dès maintenant leur abonnement en cours, pour une durée de deux ans (65 fr. pour la France, 75 fr. pour l'étranger). En échange nous leur enverrons en prime absolument gratuite, le livre de Henri Barbusse, *Les Enchaînements* qui paraîtra en deux volumes vers la fin du mois de novembre et dont le prix en librairie sera de 15 à 20 fr.

Que ceux qui ne peuvent faire cette dépense renouvellent pour un an leur abonnement et nous envoient en même temps un abonnement nouveau, ou même sans renouveler leur abonnement en cours nous envoient deux abonnements nouveaux. Ils auront droit à la même prime.

Enfin ceux qui se sont abonnés ou ont renouvelé leur abonnement dans le courant du mois d'août et de sep-

tembre jouiront des mêmes avantages en renouvelant leur abonnement dès maintenant pour une seule année.

Il faut que les amis de Clarté donnent à cette campagne de recrutement toute son ampleur.

Une grave question se pose également pour nous. Sous quelle forme Clarté doit-elle continuer à paraître ? Pendant les mois d'été nous avons adopté une formule mensuelle sur 32 pages, qui nous a permis de réaliser sur nos frais d'imprimerie des économies indispensables pour que nous puissions vivre pendant les deux mois d'été. Devons-nous persévérer dans nos numéros mensuels en augmentant le nombre de pages et faire ainsi de chaque numéro de Clarté un ensemble plus complet de matériaux portant sur un mois tout entier ?

Voici le plan de revue mensuelle que nous soumettons à nos lecteurs et que nous allons nous efforcer de réaliser dès notre numéro de novembre. Un éditorial, un ou deux essais culturels, un article politique, un article de lectures et débats (ancienne rubrique abandonnée faute de collaborateurs), une revue des livres, des revues, des chroniques de musique ou théâtre, cinéma, arts plastiques, une chronique de vie intellectuelle à l'étranger (Russie, Europe centrale, pays anglo-saxons, pays latins), un roman ou une longue nouvelle, une rubrique de sports, une monographie (enquêtes agricoles ou industrielles), des notes économiques, des notes politiques, des Intérêts et Sottise et enfin des lettres de nos correspondants et de nos lecteurs de France et d'étranger.

Tel est le plan idéal de revue que nous pourrions réaliser si nos moyens matériels nous le permettaient, si nous réussissions à grouper seulement 4.000 abonnés.

Qu'en pensez-vous amis et lecteurs de Clarté ? Etes-vous prêts à nous donner le coup d'épaule décisif ?

CLARTE.

Si les Traités de 1919 ont cessé d'exister...

On connaît le titre que Proudhon avait donné à l'une de ses brochures : *Si les traités de 1815 ont cessé d'exister*, où, contre l'opposition de presque tous ses contemporains, notre grand socialiste soutint que ces traités, qui, à la suite du grand remuement des guerres de la Révolution et de l'Empire, avaient fondé le droit public européen, loin d'avoir été ébranlés, avaient reçu au contraire des événements une confirmation éclatante. Proudhon, dans un traité, distinguait *les motifs et le dispositif* : le dispositif peut être modifié, disait-il, mais les motifs restent invincibles et indestructibles, et si le dispositif subit des modifications, c'est pour mieux traduire dans ces faits l'idée essentielle qui avait guidé les auteurs de la Paix et que ceux-ci pouvaient, pour des raisons diverses, avoir trahie par un dispositif insuffisant et inadéquat...

Le plan Dawes ; la conférence de Londres ; les palabres de Genève, avec les *prêches* du presbytérien Macdonald et les citations de Pascal de notre Herriot qui se souvient de Normale ; et la prochaine admission de l'Allemagne au sein de cette *Société des Nations*, qui ne fut jusqu'ici que le consortium des vainqueurs, admission mal vue de tous les nationalistes, les uns, ceux d'Outre-Rhin, parce qu'ils ne veulent pas que l'Allemagne ait l'air de reconnaître le traité de Versailles, les autres, ceux d'ici, parce qu'ils craignent que l'Allemagne, une fois admise, ne remette tout en jeu et ne soulève les questions embarrassantes de la *responsabilité* et des annexions ouvertes ou déguisées ; — tout cela signifie-t-il que les traités de 1919 ont déjà cessé d'exister ou, au contraire, tout cela n'est-il pas le développement logique et invincible de la situation créée par la grande guerre, et du motif essentiel qui a présidé tant à cette guerre qu'à la Paix qui l'a close ?

La Turquie, se récrient nos nationalistes, a déjà, en fait, déchiré le traité de Sèvres et cet Etat, un des vaincus de la « grande guerre », par ses victoires sur la Grèce, a pratiqué, dans l'édifice de Versailles, une brèche par où pourra passer l'ouragan de la revanche germanique ; et, insistent-ils, n'entendez-vous pas celle-ci gronder, camouflant ses préparatifs, rassemblant souterrainement toutes ses forces, pour tout à l'heure, éclater comme une bombe, en pleine idylle pacifiste... Mais qui prête encore l'oreille aux criaileries des nationalistes ou prend au sérieux leurs sombres prophéties ? Clemenceau a passé, Poincaré, l'homme de

la Ruhr, a passé ; le cyclone du 11 mai est survenu, balayant, comme fétu de paille, Millerand, Poincaré, Daudet ; en un clin d'œil, et comme un gant, la situation a été retournée, le plan Dawes absorbé comme muscade, et Herriot, *le poincariste honteux*, chargé par l'Histoire narquoise de faire avaler à la France de la Victoire la conception anglo-saxonne de la Paix, c'est-à-dire la conception bourgeoise, qui doit réaliser la Paix bourgeoise. Macdonald à Londres, bientôt sans doute le trio Blum-Boncour-Renaudel à Paris ; et Vandervelde à Bruxelles et Breitscheid à Berlin ; et là-bas, de l'autre côté de l'Océan, souverain omnipotent, le Wall Street, colonisant l'Europe sous le pavillon social-démocrate : la Paix bourgeoise est faite.

Ni réaction ni révolution, ni guerre des Etats ni guerre des classes ; toutes les valeurs héroïques — nationales ou révolutionnaires — tuées par l'unique valeur : le dollar ; la France est revenue à son vomissement radical-socialiste ; un nouveau combisme se prépare, pour faire payer à l'Eglise sa participation à la guerre et l'appui donné au Bloc National, ce fruit immédiat de la guerre, comme le premier combisme lui fit payer sa participation à l'affaire Dreyfus ; — et cependant, plus personne n'ajoute foi aux *mythes de la démocratie* : notre C. G. T. et notre S. F. I. O., flanquées de la Ligue des Droits de l'Homme, et du Grand-Orient, n'ont pas pu, au plein moment de l'*office* pacifiste célébré à Genève, réunir à Paris plus de 1.500 personnes pour acclamer la Paix enfin procurée au monde par notre Herriot national ; et ce ministre fait sourire, qui évoque les *grands ancêtres* et l'enthousiasme révolutionnaire de 1793 ; nos deux grands-prêtres de l'Eglise pacifiste, sans doute pour montrer que la Justice doit rester forte, si la force ne peut devenir juste, n'en passent pas moins en revue leurs forces respectives (on se demande seulement pourquoi notre Premier n'a pas plutôt inspecté, à l'issue des grandes manœuvres, la première armée du monde : le symbole eût été plus parfait) ; et ni l'un ni l'autre ne se soucie de mettre à la disposition de la Société des Nations, pour châtier les peuples infidèles au futur Pacte, celui-là sa grande flotte et celui-ci sa grande armée : le *donquichottisme démocratique*, comme disait Engels, n'est pas le fait de nos chevaliers du Droit qui ressemblent bien plutôt à des boursicotiers négociant dans la coulisse ; le Tartuffe protes-

tant anglais, la main sur sa conscience, n'oublie jamais sa caisse, et le *Français moyen*, né malin, a peur avant tout d'être dupe : il y a toujours *le chien enragé de l'Europe*, sur les intentions secrètes duquel on n'est pas encore bien fixé, et la prudence n'est-elle pas la mère de la sûreté, disait Joseph Prudhomme ?

Mais le banquier est roi — Morgan est notre maître ; et le plan Dawes est l'aboutissement normal du traité de Versailles, débarrassé de ce qu'il contenait de *survivances* d'une politique visant plutôt à satisfaire des pensées de vengeance qu'à asseoir vraiment la paix bourgeoise. Or ce p'an n'a rencontré de résistance sérieuse que chez les communistes ; les nationalistes, aussi bien allemands que français, après un simulacre d'opposition, l'ont finalement adopté ; et nos social-démocrates en sont les plus chauds partisans. Les nationalistes ont vendu leur pays, non pas à la Finance internationale — expression vague — mais à Wall Street ; le fascisme, qui prétendait exalter les valeurs nationales, est en baisse ; Mussolini, que l'affaire Matteotti a fait un moment chanceler, se demande comment il *liquidera* sa milice (un peu comme, en 1848, le gouvernement provisoire était embarrassé des 100.000 ouvriers

réunis dans les ateliers nationaux), et établira un « Mussolinisme libéral », rappelant l'« Empire libéral » ; les Riffains ont failli jeter l'armée de Primo de Rivera à la mer... Ici, le *Comité des Forges* doit s'avouer vaincu ; le capitalisme industriel, partout, recule devant le capitalisme financier ; et c'est ainsi la conclusion normale de la victoire de l'Entente : la Poutocratie, avec tous ses satellites, et, en particulier, nos excellents social-démocrates, triomphe sur toute la ligne.

D'où viendra donc le salut ? Il n'y a plus de valeurs nationales ni de valeurs démocratiques ; restent *les valeurs révolutionnaires*. A Wall Street s'oppose Moscou, et la question fondamentale, pour l'avenir de l'Europe et du monde, est de savoir si la coalition germano-russe se réalisera, autrement dit, si le communisme allemand pourra dresser le prolétariat allemand, devenu *le prolétariat des prolétariats*, contre le plan Dawes, et aura assez d'audace historique pour déclencher enfin cette Révolution allemande, presque mûre déjà en octobre 1923. Car si, par impossible, le communisme allemand se montrait, une fois encore, inférieur à sa mission historique, il ne resterait plus à la Russie qu'à s'appuyer sur l'Asie pour combattre l'Europe bourgeoise, et Wall Street, son maître désormais souverain.

CLARTE.



(Dessin de Michel Adlen)

LES ENCHAINEMENTS

Clément Trachet est un poète de vingt ans.

Sous l'inspiration d'une jeune femme, Marthe Uriel, qu'il a rencontrée dans une réunion d'artistes, il voudrait « être celui dont la vérité a besoin ; découvrir une fois de plus la nature et l'humanité, comme ceux qu'on compte et qu'on adore un à un ; être l'inventeur de la réalité » 1

Et, dans son exaltation, les souvenirs ancestraux s'éveillent en lui. Il revit, en des visions infernales, la vie des siècles passés. Il revoit, à toutes les époques, sous des formes diverses, l'exploitation du plus fort par le plus faible et la série des enchainements qui ont prolongé jusqu'à nous le mensonge social que seule la grande révolution pourra détruire.

Dans le chapitre que nous reproduisons ci-dessous, le poète essaie d'expliquer, scientifiquement, la nature des visions qui l'assaillent :



HENRI BARBUSSE
par Mela (Aumont, 1920)

Ce sont des souvenirs

Ma clef tremble. J'entre chez moi.

J'ai saisi machinalement la lampe refroidie qui attendait au coin, dans son humidité pétrolée, j'ai touché avec le feu de mes doigts le bourgeon terreux de la mèche; et à l'autre bout de la lueur que je tiens, voici les lignes, les plaques de l'antichambre grêle et de la chambre carrée — solides, autour de mon dressement que je ne vois pas et du serpentement bessué de mon ombre.

Voici la table inerte, des tableaux qui font leurs nids monotones dans le mur, des poteries dont le groupement familier frappe en ensemble à l'emporte-pièce sur la rétine, le sofa bleu inanimé qui me sert de lit au fond du creux quadrangulaire, la présence-absence de toute chose.

Ce rêve...

Qu'y a-t-il, par quoi suis-je assiégé ? Qu'ai-je fait ?

J'ai eu pendant des périodes de ma vie des rêves anormaux, tellement ils étaient violents et tangibles, et leur intrusion se marque encore dans le demi-néant de mes souvenirs, dans mes ruines intérieures. A dix-

sept ans, j'avais la manie de répéter trop souvent : « Ceci, cela, l'ai-je fait ou dit, ou bien l'ai-je rêvé ? » Mais ces rêves, ils ne se formaient que pendant mon sommeil, aux heures de la paralysie nocturne et du linceul des draps, et puis jamais ces débordements ne furent aussi forts, aussi battants, que cette hallucination-ci.

Je viens de sentir — je sens encore — les changements de parois universelles, les vents renversés contre moi, les ressorts du vide, lorsque je tombais ailleurs, comme un oiseau de plomb. L'étalée et la précipitation de la distance, je les ai subies dans mon corps, visibles et criantes comme des leviers. J'ai éprouvé, ma tête tournant par saccades, et empli d'une pression de vitesse, la lenteur vertigineuse au loin des déplacements circulaires des nuages ou des bateaux. J'ai avalé l'ampleur de la mer tendue dans l'horizon; j'ai aspiré la marée des odeurs. Les résonnances — fracas des vagues, brumes de clameurs — étaient tissées avec les fibres de ma tête. Et l'irrésistible majesté des présences implantées ! De la nuit jaillissent les couleurs. Le fond de sa pensée a ébauché ce

cri et il l'a proféré en grondant, l'être qui se dressait immensément à ma place.

Je me regarde dans la glace pour effacer ce qui n'est pas. Je suis en habit noir, le pardessus ouvert. Sur les papiers de ma table est posé mon stylographe, qu'un scintillement augmente.

J'allume, agenouillé, aplati, par gestes mécaniques, le feu que j'avais préparé avant de partir à la soirée d'Ariès. Ce qui me trouble par-dessus tout, c'est que je ne me suis pas aperçu que je montais l'escalier. Le sentiment de l'inconscience qui a intercepté une période de mon existence debout si bref que cela fut, (cet hiatus noir en plein moi), me poigne et fait que mes mains s'immobilisent soudain au bord de leur occupation empourprante. Et pourtant maintenant, en y réfléchissant dans la fumée du papier, j'ai bien le souvenir détaillé d'avoir monté chaque degré. Très vite, cette impression consistante, ferme, des marches et des étages d'ombre, visibles à mon pied, ressort parallèlement, puis se masse par-dessus le rêve, me sauve. J'échappe un peu à l'éblouissement, au courant d'air sans bout. Ma chambre se mure.

Je m'efforce d'ouvrir le placard. La porte résiste... Quoi ? Elle est fermée à clef. Je l'avais, en effet, fermée à clef ; j'avais oublié cela ; elle, non.

Repoussé par l'angle trop embarrassé de la table, je m'installe sur le sofa bleu. Je veux redevenir moi-même parmi les objets gisants dont l'obéissance absolue est triste, mais pourtant calmante. Mes yeux fixent mon stylographe posé par-dessus le tas comme un point final. Aidé par le tumulte craquant et clair du feu en cage, où je retrouve des lambeaux d'hier, je me tourne vers ma préoccupation dominante, ce qui, sans nul doute, doit être ma préoccupation : Marthe Uriel, mon poème. C'est la même inquiétude : elle m'aimera si j'ai du génie, si je devient plus que les autres — mes pareils, qui nous épiaient tout à l'heure, à l'affût, dans les feux colorés de l'atelier, chacun avec son cri de guerre : « moi ! » à la bouche. Moi, elle. Je me parle tout haut, pour ne pas être dérangé de mon culte. Je prononce à haute voix : Marthe Uriel ; et puis, plus bas, mais plus fort : Marthe ! Ce nom est neuf ici et il y a une sorte d'étonnement visible de ma chambre à l'entendre... Cette femme plus précieuse qu'aucune de celles que j'ai jamais rencontrées, et dont j'ai tenu le sourire, et dont je sens l'approche et l'avènement...

Mais mon attention ne se laisse pas conduire ; elle est ébranlée, puis elle est emportée par toutes ces images qui viennent de rouler dans ma tête !

C'est, sans doute, le surmenage de mes dernières nuits de travail qui a réagi en phénomènes psychiques incohérents.

Je tourne les pages où s'ébauche mon poème. La lassitude cérébrale que j'éprouve arrête court mon regard à la surface de ma grosse écriture. Il y a de la fièvre au fond de moi. Je me dérange pour aller dans la cuisine faire couler et boire un verre d'eau fraîche ; le froid d'acier me remet droit, et me rend plus net.

Je relis le titre, l'invocation liminaire... Je rentre dans ce que j'ai fait. Alors soudain, j'ai honte de moi.

Oh oh, cette soirée est grande et grave ! Je n'aime plus mes vers ! Rien ne peut plus m'empêcher de m'appauvrir en les relisant. Feuilles plats, signes secs. Mots qui ne tirent à eux qu'un sens maigre, plan gaspillé, visiblement, maladroitement plus large que le résidu de phrases aligné là. Mon raffinement, mon simplisme, sont deux excès puérils. Artificiel et ignorant.

Les lettres, elles devraient être non la noirceur qu'elles sont, mais de la luminosité sur le blanc. Le dieu justicier annonçait par là que les livres sont quelque chose qui apporte la clarté dans la clarté du jour.

Dans la mêlée surnaturelle à laquelle je n'échappe plus, il était question du livre fixant les choses humaines.

Ce livre, comment pourrais-je l'entrevoir ! La beauté qu'un travailleur évadé invente hors de la tâche commune, et malgré elle, et contre elle, est la seule innovation absolue qui soit sur terre ; il n'y a d'ignorance parfaite ici-bas que celle qui précède un chef-d'œuvre. Où donc est le génie, et comment est-il fait ?

Est-ce que je sais ! Mais je sais que ce livre, partant, comme les autres, du seuil quotidien et de la mode d'aujourd'hui, contiendrait la banalité formidable, et il laisserait entrer la foule en lui, et il ferait voir le suprême dessin, si fixe et si bouleversé ; la limitation de chacun et de tous.

Ma tête s'enfonce dans la carcasse de mes deux mains. Je tombe plus au milieu de moi.

Il faut que le plus grand des tâtonnements finisse par découvrir une correspondance entre chacun et tous. L'identité du solitaire avec la puissance humaine éparpillée, il faut en trouver quelque part, en un point, la paroi évanouissante. Quelle que soit ta recherche, tu recherches cela. Tu as besoin, lorsque tu parles, de respirer la ressemblance et le consentement. Les foules, les immensités animées sur les rivages, le soir, comme des pelletées d'étincelles, la fertilité des villes, les vastes décors frémissants que les armées chantent et traînent avec elles, la poussée charnelle que fait la pente des monts sacrés primordiaux, l'Açnaventa d'où roula l'idée de Zoroastre, ou bien l'Ararat ou le Démavend d'où la main infinie du regard touche à la fois la mer, le fleuve et la plaine, ou bien le mont Merou, vêtu tout autour de la pure beauté des heures, ou le Keylon qui donna son nom au ciel et érige au plus haut point terrestre la trace du pied d'Adam... Ah ! je suis mal dépouillé d'une marée haute ; elle me retient encore ! Les fleuves conscients qui ont duré des années et sont allés dans les deux sens de l'étendue, et aussi, de la vie à la mort et de la mort à la vie ; les lignes de vie, les portes Caspiennes, les clefs du monde, Hérat et Banián, la gorge caucasienne de Darial, pleine de ces inscriptions runiques que l'œil récolte entre l'Altaï sibérien et la Scandinavie, les cohues, les foyers de souffles, aux croisements des routes, aux brèches des escarpements, aux gués des

cours d'eau, aux embouchures des accompagnantes vallées, au pourtour des plus infranchissables de toutes les barrières naturelles, les cages de noirceur : l'enfer tissé des forêts !

Mais... Brusquement — Oh oh ! je me dresse : Mais il y a quelque chose à quoi je ne songe pas quand je dis pour expliquer tout : surmenage, cauchemars maladroits. Je suis fou de n'y avoir pas pensé : Avec quoi sont-ils faits, ces cauchemars — leur substance réelle, leurs concrétions de noms propres ? Surtout, en effet, oui, cet élément de noms propres, inaltérables, chimiques, sur quoi la fantaisie la plus débauchée d'un seul ne peut rien ?...

Ils viennent de quelque part. D'où ? Pas de moi. Cela ne se rattache à rien de moi, même ceux qu'à l'instant un recommencement difforme de rêve vient de me faire passer dans la bouche. A rien. Tout cela est totalement étranger à mes préoccupations et pis encore, à mes connaissances, moi, humble bachelier, ne parlant que français, n'ayant jamais voyagé que de ma Provence à Paris, et si ignorant — comme les autres ! Si quel'un vit aux antipodes de l'histoire et de l'archéologie, c'est bien moi. Je n'en sais que ce qu'il en faut au répertoire littéraire. Et même, combien me crispe la marotte de mon oncle Raphard, l'astre intellectuel d'Alican, maniaque des ruines, des fouilles et des numismatiques !...

Non, en vérité, je ne savais pas. Ces noms propres, ils ont les angles durs et crus des mots qui ne s'étaient pas encore introduits dans les mécanismes de l'oreille et du gosier... Ils sont hérissés, surprenants, et sépulcraux. Iamgadal, Heth, Khoufou... Leur netteté, c'est de l'inattendu, du ridicule glacé et cadavérique qui se cristallise dans ma chair et me fait claquer des dents.

Pourtant, ils coexistent avec moi. Je me lève, je marche. J'essaye, à grand effort, de me calmer, pour regarder mieux. Pourtant, voyons, sans nul doute, cela ne peut venir que de moi. Il n'y a qu'une seule solution, une seule issue : ces détails, dont quelques-uns se raccordent à des notions générales que j'avais, je les ai lus quelque part, jadis, dans des livres, ou plutôt (car je me souviendrais peut-être des livres spéciaux), dans des articles, dans quelque encyclopédie ; peut-être les ai-je entendus : cours du collège, conférences, conversations... Peut-être le bavardage de l'oncle Raphard — quoiqu'il se vante de ne rien connaître en dehors du moyen âge.

Je me remémore un cas bizarre qui est relaté dans les traités scolaires de psychologie : Les sensations une fois enregistrées dans la matière cérébrale, disent ces manuels, y sont toujours en puissance — et en quelque sorte en suspens — et toujours susceptibles de se révéler sous l'influence d'excitations d'une certaine nature. On cite l'exemple d'une vieille femme ignorante et bornée, ne sachant pas lire, recueillie dans un hôpital, et qui, dans son délire, s'est mise à réciter impeccablement de très longs passages de latin, de grec et d'hébreu rabbinique. On finit par découvrir que cette femme avait été, trente ans en ça, pendant quelque

temps, servante chez un pasteur, et qu'elle avait entendu, en vaquant aux soins du ménage, son patron lire ces textes tout haut. Les impressions matérielles concomitantes des perceptions auditives restées marquées dans la tête de la servante, et le bouleversement morbide, chirurgie phonographique, les mettait au jour.

C'est cela. Je tiens le fil, le seul fil. Quoique abasourdi d'apprendre que je savais tout cela sans le savoir, et, tout de même, me refusant instinctivement de l'admettre.

Mais les choses dressées et palpables, que signifient les anciennes lectures là-dedans ? J'étais au milieu de ce que j'ai vu. Je l'ai vécu. Tout cela criait la vie. Sa fraîcheur presque sanglante, à cette créature accroupie sur le sable, son goût dans ma bouche, sa proximité dont tremblait et s'attédisait ma main, la chose nue de son rire, la toute puissance de trois brins de cheveux, rougis à blanc par le soleil autour du coquillage tourné de son oreille, ou du morceau de soleil qui était dans le sable glissant de sa main. Les vagues qui arrivaient, musclées, polies et bleues, puis montraient les dents, et dont la volute tombante se formait avec bruit à un bout de la grève, et courait vite à l'autre bout... Et le tirage puissant de leur recul, l'eau tissée pleine de griffes striant le sable délayé, et dénudant et fracassant, à plat, un pavage luisant de galets. La démolition régulière des monts d'Arabie. Les blocs insérés dans le poids du monde ; pour les déplacer, il faut défoncer l'espace. L'ardeur plate du temple, miroir des feux d'en haut. La proue fendue de colonnes, assaille, la nuit, le point du lever de Sirius, et le jour, son accomplissement c'est d'être le phare du soleil !

J'ai vu cette tête d'esclave rivée au fond de tout, cette tête du dessous planétaire. Moi, le point traînant d'une fourmière, avec le sacrifice imperceptible de tout mon effort, j'ai vu le Pharaon dans sa tente nébuleuse de rayonnements, là-haut, là-bas, au faite de la penchaison énorme et lisse dont la hauteur, toujours précipitée, vide les yeux.

J'ai vu — ah ! je n'ai pas rêvé de voir — sur le schéma furieux, s'édifier la chair humaine monumentale. Le géant vertical créé avec des pierres et de la terre — c'est moi. La force, forme intérieure pliée dans le noir comme les nœuds d'un germe, c'est la mienne. Elle se débat, le corps se dépasse, les coups sortent de leur nid. Le besoin de durer attache entre eux, comme une flamme, les morceaux dont je suis fait. Autour de ce pivot, l'effort tourne comme le monde.

Je retombe ailleurs. Je replonge. Je me débats.

Le pays de la terre jaune, Hoang-tu ; le Fleuve Jaune, Hoang-ho ; le Souverain Jaune, Hoang-ti. Le soleil et la splendeur y sont jaunes comme la soie. Le dieu, qui est sur le sommet vide de tous les temps, c'est le soleil, cadre éblouissant des origines : Amon-Ra, Outou, Ahura Mazda, Mithra, Surya — qui a semé sur les rangées des fronts les perspectives de

l'adoration et qui a fécondé aussi les graines des dynasties. Au bout de tous les grands voyages pend au ciel une toison d'or... Et l'éternelle urne de sang qui s'incline dans des brumes — la tache de sang toujours pareille...

Je me débats... Ma face se recule de mes doigts comme d'un soupirail. Je ne crois pas aux esprits, aux évocations magiques, aux revenants à la mode du jour.

Je lui ressemble, c'est moi, ce grand commenceur avec ses trois tronçons écorchés du commencement : contre la nature, contre la femme et contre ses semblables ; seul avec le noyau de son cœur et toujours astreint au pire. Un malgré tous, un malgré la forme de la foule ! J'ai senti l'homme éployé au rebours des hommes ; et j'ai vu les hommes.

On est le centre du monde et on n'est qu'un point dans le monde. On ne veut pas mourir et on cherche à s'exprimer, à être le dieu sexuel, à entrevoir l'idée au dessin juste ; l'inscription est un fœtus de temple, et on se cramponne aux architectures. Mais les foules sont domptées. Et, par-dessus tout : « Cherche leur joie ! » Elles restent en moi, les paroles inépuisables : « Cherche leur joie ! » Et aussi : « Rien ne sera pire ! », l'anathème qui fait prendre pied dans la fange.

Je vais et viens comme un somnambule. C'est plus grand que je ne le crois, c'est plus grand, plus grand... Un autre monde qui s'ajoute de force au mien. Par quoi suis-je assiégré ?

Les pics courbes ! Tout à coup, je les ai reconnus ! Oui, oui, je les connais bien. Là-bas il y a une balustrade bouleversée de rochers ramassés à chaque bout par deux pitons recourbés l'un vers l'autre, sur le rivage, à quelques centaines de mètres des dernières maisons d'Alican. Ce sont les mêmes que ceux de cette nuit.

... Il est vrai que s'ils furent tels dans mon rêve que je les ai vus encore l'année dernière, cela prouverait que mon rêve est copié sur mes sensations. Je retombe dans une torture morne. Mais à ce moment même, comme si j'avais trouvé je ne sais où et je ne sais comment, un point d'appui, je sors du doute brutalement. Tout ce que j'ai vu, tout, ce sont des souvenirs.

Ce sont des souvenirs. J'ai été l'homme poursuivi par la descente universelle des neiges et le durcissement déséquilibré du froid ; et l'esclave fugitif qui battit la mer et roula jusqu'à la stèle qu'il avait marquée lui-même, de ses mains, dans l'immémorial déplacement des âges ; et celui qui erra à différents étages de la durée, sur les rivages méditerranéens.

Métempsycose. Le voyage, de corps en corps, de l'âme indestructible. Beaucoup de savants y ont cru. Cela explique tout, cela seul expliquerait tout, et d'abord, cette pulsation de certitude.

Je cherche à ramasser tout ce que je peux savoir là-dessus, en attendant, dans quelques coins de mes livres de collège.

Et soudain, une tête de chapitre, comme une commotion : *De la mémoire ancestrale*. Je lis :

« L'auteur des *Altérations de la Mémoire*, après avoir cité le cas de la servante du pasteur et un autre cas, aussi typique et non moins contrôlé, va plus loin. Il énumère de nombreuses observations faites par lui-même dans des établissements où il a soigné des névropathes pendant plus de vingt ans et il en déduit la persistance d'une *mémoire ancestrale endormie*.

« Les travaux qu'il a poursuivis sont contemporains de ceux qui ont été consacrés à l'hérédité et l'atavisme des tempéraments, des traits et des tares physiques, et il s'appuie sur les données portées en lumière dans cet ordre par les savants, pour affirmer que non seulement toutes les impressions sans exception demeurent inscrites, en puissance, et à l'état latent, dans le cerveau, mais qu'elles se transmettent intégralement d'individu à individu dans l'embryon.

« Il établit ainsi un système psychique parallèle à celui de la transmission des tempéraments et des particularités organiques des individus. Cette assimilation est d'ailleurs d'autant plus logique que l'hérédité psychologique est, elle-même, de nature exclusivement physiologique. Ce ne sont pas, aux yeux de la science, les sensations, les images ou les idées, ce n'est pas l'intelligence, l'imagination ou la raison — entités insaisissables — qui se transmettent, mais l'altération des tissus cérébraux, qui, accompagnant toutes les manifestations mentales, sert de substratum à ces différents ordres de faits — et que, faute de données adéquates, faute d'un système descriptif plus scientifique et explicite, nous traduisons par une métaphore littéraire en disant que le souvenir se grave ou s'imprime dans le cerveau.

« L'auteur ajoute, comme tous ceux qui ont étudié ces questions, que ce n'est jamais que sous un « stimulus » d'ordre pathologique, anormal, que la mémoire ancestrale se réveille. Dans l'état normal, les alluvions des impressions les plus récentes la recouvrent successivement et hermétiquement, délimitant un champ de mémoire aux intensités à peu près régulièrement dégradées et aux dimensions restreintes, et elle se trouve, en fait, abolie. Pour en poursuivre l'étude, il faut se hasarder parmi ces phénomènes de déformation profonde, sismique, du monde intérieur, qui, sur les pentes du vertige mental, vont du génie à la folie. Mais nous n'avons guère de vue ni de prise sur les fous, et leurs secrets sont bien gardés. Quant aux hommes de génie, ils se caractérisent, dans la monstruosité, par l'équilibre, l'harmonie et la modération. Les nombreuses composantes dont est faite, par une exceptionnelle et complète conjonction, la trouvaille expressive du génie — qu'elle soit artistique ou scientifique — sont extrêmement divisées et, en conséquence, presque impossibles à isoler. C'est pourtant sur ces cimes solennelles et émouvantes de la psychologie, que la méthode expérimentale ira trouver la solution du problème. »

J'ai levé la tête du seuil de ce livre, étonné et

ébloui comme un convalescent grandiose. Ma conviction s'est forgée toute, à travers moi.

Ce sont des souvenirs...

Et maintenant?... Vais-je continuer à rêver loin? Je suis bien forcé de constater que ces effrayantes douceurs de dédoublement se sont succédé jusqu'ici de plus en plus intenses et de plus en plus fréquentes. Elles recommenceront. Un cri de joie. Ivre et les bras tendus, je crie : Marthe! Je suis seul, mais mon cri a jailli et a tapé sur les murs. Tout est changé maintenant. Rien n'est plus comme tout à l'heure. Cette grandeur que je cherchais si petitement pour éblouir et attirer cette femme, j'en suis rempli. J'ai des proportions surhumaines moi qui ne suis pas l'homme que je parais, mais une dynastie de vivants accrochés les uns aux autres, la multitude linéaire qui s'engendra pour m'engendrer. Je suis celui qui représente, en réalité, ce que chacun représente en vérité : une échelle infinie et compacte de créatures en qui tout le passé est présent.

La séparation qui me rejetait de la vie a disparu. Je suis celui qui n'est pas séparé, nulle part. Depuis que j'existe, je suis le milieu des choses! Cette grandeur, elle m'étouffe, parce que je sens bien que je ne la vois pas encore tout entière. Je ne sais ni ce qu'elle veut, ni ce que j'en ferai. Marthe Uriel se figure que je suis pareil aux autres. Elle va voir!

Trop grand, je me lève, moi qui ai un pied dans la tombe sans fin, moi qui signifie : ressusciter. Je fais quelques pas en chancelant dans ma petite chambre, avec mon vaste corps, avec mon envergure.

Je n'ai forgé qu'un prélude. Où, quand et comment, vais-je revivre quelque portion de l'universelle existence antérieure?



(D'après une gravure d'Albert Dürer.)

Le poète, comme Dante, est descendu, successivement, dans les divers cercles de l'enfer humain.

Il a, d'abord, été l'homme des cavernes. Il a pénétré dans les temples égyptiens et, initié, a appris que « le contenu du mot : vérité, est double : ce que l'on croit quand on se hausse à chercher et ce que l'on doit croire parce que c'est écrit ».

Il a été esclave et, révolté avec quelques-uns de ses compagnons, a fondé une société, où guidés par la haine d'exploités, ils sont devenus exploités et ont retourné, à leur profit, le mensonge social.

Le voici, maintenant, parvenu à l'époque du christianisme :

Sur le rivage du temps

Je le rencontre parfois le soir après le dîner, lorsque je marche le long de la mer, et qu'il vient vérifier l'amarrage de sa barque tirée sur les galets au pied de la falaise.

Un homme, un simple pêcheur de l'Estérel rencontré un soir au bord des vagues. Nous parlons ensemble. Il m'a dit — et nous voyons, en face, du point où nous sommes tous deux, le triomphal rivage plein de fêtes électriques, qui se mêle à ses paroles — il m'a dit sa peine et sa fatigue, et combien il est difficile de joindre les deux bouts de la vie, d'aller jusqu'au soir et jusqu'au matin. Il explique qu'il est au milieu d'une famille toute appuyée en rond sur lui ; que la loi des lois est mal faite, frappant les gens au hasard, et qu'il faut faire une loi neuve.

Il y a des hommes qui veulent accomplir malgré tout le simple et le compréhensible ; qui croient que demain ne ressemblera pas à hier, et qui sont contre tous les hommes.

Cette nuit, je suis parti de ma chambre pour revoir debout, près du bateau et les mains occupées, celui qui travaille étroitement, et qui, aussi, cherche comment faire dans la grandeur.

Le ciel est bouché d'orage, la lune est cachée, et sont cachés le firmament étoilé et la rive heureuse.

Je parcours la grève noire, sans fin. Sur l'arête du talus de galets, chacun de mes pas fait un écroulement bruyant et enfonce un gros trou. Je suis alourdi dans ma marche démolissante et comme enchaîné par le poids des pierres. Il n'y a plus de lumière : à peine en reste-t-il assez tout là-haut, pour qu'on voie les deux immenses pics courbes ouvrir le vide immense.

De toutes parts se pousse l'ombre qui attendait sous les couleurs du jour. Mais peu à peu au loin, quand j'écoute du côté de la mer, la lumière naît, refaite par l'oreille. Je suis submergé par le bruit étalé des flots : des ruines de clarté existent à ma droite, et mes yeux créent de force l'eau plate plus loin qu'ils ne savent la voir.

J'aperçois celui que je cherche. A quelques pas

devant moi, dans le roc, à ma hauteur, une forme noire, plus noire qu'une fissure, plus creuse. C'est un homme debout, en bas de l'éternelle muraille qui est mille fois plus debout que lui, au bord des déchirures de l'eau universelle.

« Oui, avons-nous pensé ensemble tout haut, comme les autres soirs, presque personne ne profite de la vie. Il faut être trop fort pour cela. Si on ne dompte pas les autres, on est dompté. Il serait si simple que la loi de tous fût faite de manière à donner à chacun la place de vivre, et que la vie fût un arrangement et non une bataille. »

— C'est, me dit la face de ténèbres, ce que nous avons commencé à faire au bord de ce lac.

Au bord de ce lac ?

Quel est cet homme à qui je parle ?

Quelqu'un que je ne connaissais pas !

Alors j'ai peur — et comme en ce moment cette ombre s'est ôtée du bloc sombre et s'est avancée vers moi tout droit, elle me donne un cri d'effroi. Je perçois les deux jambes mouvantes et la place compliquée de la face, et les bras capables de tout. Il est humain d'avoir peur d'un homme, de ce qui est en dépôt dans une tête.

Ici, sur les rivages de la nuit, dans ce pays sans foyers, dans ce pays de passage et de fuite, qui s'ouvre et se ferme, il n'y a que des hommes perdus et transitoires, et tombés de loin — comme moi qui sors je ne sais plus d'où — ou bien des passants qui se travaillent à se taire, dont les mains simulent l'innocence, et que poursuit la vengeance des juges.

Mais il me met une main sur l'épaule, et, de l'autre, il me fait signe : Silence !

J'entends alors des pas approcher dans l'épaisseur serrée de la nuit. Et sur la blêmeur striée de l'écume proche, je vois se succéder les silhouettes taillées en noir de deux soldats : leur casque, leur bouclier, leur glaive écourté... Ils cherchent quelqu'un — ils le cherchent, lui.

Les légionnaires ne s'arrêtent pas ; ils plongent tout de suite dans la nuit latérale et le bruit de leurs pas disparaît.

Je reste seul près de l'homme qui croit que demain ne ressemblera pas à hier, et avec lequel je me prends à espérer bien que je sois rempli d'une résistance obscure, que je n'ai jamais cherché à nettoyer et qui fait masse. Je me prends à espérer avec lui... Un laboureur, un batelier, un homme, un simple homme rencontré un soir sur le rivage — et qui est un peu tous les hommes.

Je sais vite, et facilement, sa vie. Il est un pêcheur de ce lac.

C'est une chose merveilleuse de voir se dérouler la douceur fatale des événements. Il est naturel que remplissant tous deux notre mission laborieuse de pauvres maîtres d'une famille, nous nous soyons rencontrés sur le rivage. Il est naturel que l'on se trouve avant même de savoir qu'on se cherchait, que la timidité de l'igno-

rance tombe, que deux hommes se disent qui ils sont ; il est naturel que dans une figure nocturne tournée vers la vôtre, le regard brille comme une espèce d'astre, puis comme la lueur dominante d'un miroir.

Comme nous sommes pareils, au fond ! Pareils comme les souffles de l'air pierreux de sel que nous respirons en même temps, pareils comme le noir qui pétrit les yeux et les lèvres et qui est noyé dans le sang. J'ai rencontré une ressemblance dressée sur mes pas, comme d'autres ont trouvé, debout à un carrefour, un dieu.

Il disait que chacun doit faire ici-bas ce qu'il peut pour aller au secours de tous. Il formait avec d'autres pêcheurs une famille volontaire, et grande ouverte. Ces gens se partageaient exactement les efforts et les produits du travail, et ils soignaient et aimaient cette exactitude. De toutes leurs forces, ils corrigeaient l'injustice du sort qui, si on le laisse faire, trouve toujours le moyen de combler l'un aux dépens des autres ; lui, qui s'appelait Etienne, gérait cette communauté vis-à-vis des trafiquants et des fonctionnaires. Tous s'unissaient comme les rameaux vivants de l'eau — comme ceux de l'arbre qui coule vers le ciel. Leur attachement au prochain, ils n'auraient pu l'expliquer. Le devoir n'avait pas de nom propre ; il n'était pas dans leur bouche mais dans leur cœur, et c'était une facilité, non une formule. Il ne faut pas se servir de la parole pour empêcher la pensée de prendre toute sa place.

Avec sa règle de mêler totalement la souveraineté et l'esclavage pour qu'il n'y ait plus ni souveraineté ni esclavage, la nouvelle famille qu'ils avaient inventée était aussi grande qu'elle était petite.

Ces hommes qui se retrouvaient, qui faisaient ce que tous les autres auraient pu faire pour bien être eux-mêmes, semblaient les premiers hommes. Je m'étais déjà aperçu que quand on pense juste, on recommence tout.

Et moi je me laissais aller à m'échanger avec lui et à lui dire ce que je savais de moi. J'entendis ma bouche qui proférait, pour lui, mon nom, celui des miens, et même le souhait central autour duquel tout le reste de moi s'ordonnait : franchir un degré de la hiérarchie des scribes dans le palais tout neuf du Procureur (et il me semblait que tout cela acquerrait désormais plus de prix, d'être écouté par ce compagnon). Mais ce qu'il disait était plus précieux que ce que je disais. En moi, il n'y avait que moi. En lui, il y avait la force de découvrir les choses qu'on ne sait plus.

— Tu es bon, tu es grand, d'avoir tellement raison !

— Non. Je ne suis pas grand. Je ne suis qu'un suiveur fidèle de la pensée. Ma tâche, c'est d'avoir cherché avec force les différences qui ne sont pas et de ne les avoir jamais trouvées. Que nul n'ait honte de penser à soi : c'est le premier devoir. On ne doit pas vouloir tuer l'égoïsme qui vit. (Si on ôtait l'égoïsme de l'homme, ce qui resterait ne pourrait se tenir debout)

— mais il faut l'adapter à tous par un arrangement. Il ne faut pas tenter de la rassasier par la conquête impossible de tout, comme recommencent toujours à faire les insensés et les trop puissants, mais reconstruire autrement la loi. Il n'y a rien d'absurde sur la terre, pas même le bonheur.

A une question que je lui posai, il répondit que, certes, il n'avait pas inventé cela. Il était le dépositaire d'une parole proférée quelque soir aux croisements des chemins ou des rues par des parleurs dont le nom était mort. Mais il tenait à affirmer qu'ils n'avaient, lui et les autres, écouté cette parole que parce qu'elle leur plaisait, et qu'elle leur parut convenir entièrement à l'homme : L'homme, cette chose qui est un milieu de tête et de poitrine, avec deux jambes qui vont, avec deux bras qui font; le masque derrière lequel est le monde; la statue qui souffre. L'homme, c'est, en fin de tout, le même corps à travers les races, et le même geignement à travers les langages : c'est beaucoup de choses, mais, avant tout, une réponse de la souffrance au malheur.

Sa voix transparente montre que les commandements des prêtres ont brouillé ceux de Dieu, et que la sainteté de la créature, c'est d'oser reprendre ce que le mensonge lui a volé. Ainsi, on voit en le voyant, que parmi les hommes se dressent des simples, des raisonnables; des intelligibles, contraires au mouvement machinal de tous les autres. Ce sont les hommes de la paix, la paix naturelle et non celle que le caprice des rois adapte à la guerre. Dieu, c'est le consentement de la nature entière. Dieu, c'est le corps de la raison. Ce qui vient de la raison tombe aussi du ciel. Et la raison et Dieu sont en révolte contre les hommes.

— Pourtant, ami, il est difficile de vivre comme l'on pense, sans se cogner de tous les côtés et à chaque instant, sans être brisé de fatigue; sans rendre autour de soi et malgré soi, l'ignorance méchante.

Je lis dans ses yeux un homme tout entier, moi qui ne savais jusqu'ici entrevoir que la vérité-enfant d'un chien ou d'un âne.

C'est alors qu'il dit :

— ... Nous, qu'on nomme les chrétiens.

— Ah... Tu es chrétien!

Tout de suite il change à mes yeux — ce nom sur lui comme une chose, comme une peau dégoûtante. Ah! je comprends que les soldats voulaient le prendre!

— Pourquoi ne m'as-tu pas dit que tu étais chrétien? Tu m'as trahi, tu m'as trompé?

Je m'écartai, malgré moi, de celui dont, par surprise, j'avais vu le cœur avant de voir le nom : le rebelle, l'agitateur, l'anarchiste; celui qui hait l'ordre consacré, qui souille le respect dû à la Loi et au Temple, fomenté un complot permanent contre l'Etat, celui qui exploite la rancune des misérables.

Tout ce que dépeint si fort aux gens paisibles et droits ce seul mot de chrétien, je le voyais entre moi

et cet homme qui m'avait dupé. Je m'étais arrêté brusquement et lui s'était aussi arrêté, tout près, bien loin...

Pas à pas — à un autre moment? Quand? Je ne sais pas. (A quoi bon me demander ce que je ne sais pas dire!) — je m'habituai au cercle d'exécration de ce mot de chrétien, je ne le vis plus entre son regard et le mien, et je finis par le répéter comme si c'était un mot ordinaire! Pourtant... J'eus peur de lui comme lorsque je ne le connaissais pas encore.

— Tu es le fou.

— Oui... Je suis le sage!

Nous marchions plus vite, fouettés par la fatalité, pliés sur la corniche noire. Et chacun, malgré sa courbure d'Hilote, sentait une volonté libre et une droiture toute haute. De la terre, on englobait le ciel.

C'était lui qui m'entraînait.

— Où vas-tu?

— Je vais là-bas.

Qu'allait-il faire? Faire le monde neuf à travers le vieux monde... Il voulait se jeter, chétif, sur toute la ville, sur la foule aussi dure que les maisons! La vérité est lente et chaque homme est fragile. Il vaincra demain; mais, ce soir, il sera tué. Il dépassera la foule, — il a l'envergure d'un nuage, — mais il y aura une pluie de pierres. J'ai fait tout ce que j'ai pu pour qu'il n'y allât pas!

Nous parcourions une chaussée, un faubourg — les dalles par lesquelles les nécropoles ou les villes durcissent la terre douce.

C'était le crépuscule. Tout à l'heure, n'était-ce point la nuit, et cependant maintenant, le soir? Je ne sais pas ce qu'il y avait naguère. Je sais que dans le faubourg, en ce moment, où je suis, le jour décline à peine, et que l'on y voit clair.

Des collines grises toutes pavées de toits. Les bosses carrées des maisons font partout entre elles des ravins comme des sarcophages. On dirait un côté de Marseille. Ce sont plutôt ces escarpements usés par le temps et l'espace autour de ce qui fut la citadelle de guet de Jérusalem — Moriah, Millo, Sion. Je suis pris de délire. Je mêle deux réalités. Est-ce que je dors, est-ce que je veille?...

Des nuages lugubres sont flagellés par le vent sur la pente. Cette pente, n'est-ce point le tertre chauve appelé Golgotha? Je le demande à mon compagnon, mais je n'entends pas ce qu'il me répond dans le vent; et je vais, tiré, m'efforçant, en me tordant les bras au-dessus de ma tête, de séparer deux destinées qui se mélangent.

Les portes des maisons sont entr'ouvertes, et le repos, à la fin de la lumière, stagne dans les rues. Devant leur demeure, de gros marchands graissés. Un chameau tire et traîne des quatre boules rondes de ses pieds qui semblent pendre et se ramasser par terre au bout de quatre cordages tressés. D'ici commencent à monter les ruelles voûtées que suivent les cortèges d'où rayonne le condamné à mort. Il porte sa propre croix, déborde de blancheur, et est une étoile dans la foule — comme un seul bateau sur toute la mer.

Bientôt, on se met à reconnaître mon compagnon, et à l'appeler par son nom. Il me semble qu'on l'appelle Etienne. Il me semble aussi qu'on l'appelle Sigilla. Mais les bouches et les yeux jettent, crachent ces noms avec dégoût.

Il se présente pour chercher du pain, son obole visible à la main, chez un boulanger qui est justement son parent. Mais le marchand de pain lui reproche violemment d'avoir renié la croyance de ses pères; il dit qu'il aimerait mieux ne rien vendre à personne et se dessécher, que de lui vendre du pain à lui, et il le chasse de son seuil.

Deux portes plus loin, un autre marchand s'agite sur le pas de sa porte comme un chien, grimace d'avance et montre les dents, et derrière lui, dans l'ombre, la rangée de sacs entr'ouverts sur des grains, est inaccessible.

Celui qu'on a besoin de détester s'apprête à entrer chez le marchand qui achète aux pêcheurs leurs poissons, afin de s'entendre avec lui au sujet de la pêche de la nuit. Mais un crieur a réuni à la hâte des gens dans un coin de la place, et du haut du tréteau où il est juché soudain, ce crieur, qui est un petit employé du fisc, montre du doigt l'homme qui ne ressemble pas aux autres.

— Il veut que les pauvres prennent aux possédants tout ce qu'ils ont, et que les possédants deviennent des mendiants! Il veut la communauté des biens, cela veut dire: si vous avez peiné toute votre vie pour mettre votre vieillesse à l'abri du besoin, celui-ci se présentera chez vous, le fer entre les dents, et vous prendra tout ce que vous avez. La communauté, cela veut dire: le partage des femmes, entendez-vous!

Le crieur assembla un grondement autour du chrétien. Celui-ci pensa à moi: ne pas m'entraîner avec lui. Je saisis cette pensée avec mes yeux: il me repoussa de la main pour être seul. J'eus peur (moi d'abord!) et je lui obéis en faisant quelques pas hors de lui. Le vent retournait son manteau au-dessus de sa tête, et au fond de ce bouleversement de nuées, je vis ses yeux calmes, et aussi la marque tranquille d'un coup qu'il venait de recevoir sur le front. Il fut poussé sur la place par la fureur dense de cette cohue, dont le rebord allait s'abattre sur lui.

Sur la place, il y avait, tout autour, des édifices publics: un de chaque espèce. Un temple, et au seuil du trou noir de ce temple, parut un prêtre qui désigna, du geste en fourche de sa main, l'homme qui voulait remettre dans chacun la croyance translucide.

— C'est un sacrilège. Il bafoue la Loi et veut détruire le Temple et chasser les prêtres.

Et l'homme couvert d'ornements qu'il partageait avec Dieu ajouta :

— Il est capable de tout. Il égorge des enfants!

— Tu l'as vu? cria, aiguë, une voix de femme.

— Oui, dit le prêtre, après s'être dit à voix basse (sa bouche près de mon oreille): « puisqu'il est capable de tout. »

Un fonctionnaire sortait d'un vaste monument pu-

blic au portique soigneusement entretenu et bien en ordre, suivi de deux esclaves portant des tablettes et tout l'appareil nécessaire à l'écriture. Le front incliné, il semblait réfléchir, mais il comptait ses pas.

Ce vieillard se présentait sous les traits austères et vénérables qu'on admire sur les figures de marbre des anciens, aperçut le désordre de la place, l'homme traqué; il comprit, et dit:

— Il veut voler sa part d'obéissance à César!

Cette accusation porta le comble à l'exaspération de la foule, qui s'était adoucie jusqu'à rire parce que le communiste trébuchait, et qui, se ressaisissant devant le fantôme de César, cria: A mort!

— Il veut détruire l'ordre et saper l'Empire. La loi de l'Empire qui consacre le Droit, comme tout le monde le sait, est large, tolérante et généreuse pour tout citoyen honnête et silencieux. Regardez comme nous avons imaginé et bâti un Panthéon où tous les dieux les plus différents s'entendent, sérieusement, officiellement, côte à côte. Lui est haineux, violent, il n'admet même pas les dieux ni la liberté des autres. C'est le démagogue effréné qui fait luire l'espoir aux yeux des déshérités — et qui pourtant, ô bon et honorable peuple, voudrait qu'on supprimât les jeux du cirque qui t'amuse!

Un vieux soldat mutilé — il n'avait qu'un tronçon de bras droit — s'était assis comme il le faisait tous les soirs devant la porte du bâtiment où vivent les soldats. Il se dressa en bataille. On entendit sa colère dans sa bouche :

— Il ne hait pas l'ennemi! Il voudrait qu'on jetât, tous, les armes, comme si la guerre était une chose honteuse. Il essaye de salir même la guerre! Pour lui, un soldat scythe ou un Parthe valent un soldat romain. La défaite de la patrie, voilà ce qu'il cherche. C'est que les ennemis de Rome lui apportent de l'or, la nuit, dans une cave.

Cette invective secoua d'un élan de hardiesse la roule d'artisans, de menus commerçants, d'humbles travailleurs

Un homme épais, bien vêtu, ne comprenait pas — dans son œil son regard stagnait comme de la graisse, et sa mâchoire pendait — qu'on s'opiniâtât à résister à l'idée publique.

— Misérable, cela ne te fait pas taire d'avoir contre toi la masse des braves gens!

Tous les griefs jaillissaient contre lui. Tous préparés, amassés, ils traînaient à terre, gisaient partout comme les pierres que les crochets des mains saisissaient. La face de l'homme ne se ressemblait plus. Des pierres rebondissaient sur lui. Ce qui excitait la fureur de la foule, c'est qu'il était extrêmement faible, et que même le caillou-jouet lancé par un petit enfant, de tout près, le faisait tomber plus. On voyait qu'il n'avait pas mangé depuis longtemps.

— Regarde comme il a faim, comme il est maigre!

On lui a jeté de la boue, regarde comme il est sale!

Un trou bas s'ouvrit près de mes pieds, et d'une sorte de souterrain qui était là sortit, sur les coudes

et sur les genoux, un esclave dont le métier était de raccommo-der des lanières, et qui vivait dans ce trou. Cet être rampa, et, en même temps que lui, sortit la puanteur qui l'enveloppait dans sa fosse. Il marcha à quatre pattes, ne sachant plus sans doute être debout, vers le chrétien qui était tombé sur les genoux au milieu de l'ouragan des malédictions, puis, arrivé à lui, l'esclave, ballant comme un crapeau (il avait des plaies suintantes aux épaules et aux coudes et des marques de bâton sur les reins) se retourna et lui lança en arrière un coup de pied : Qu'est-ce qu'il lui reprochait, à ce débris humain qui respirait des gémissements ? Il le cria dans un sursaut de rage :

— Il a voulu tout changer !

Les lèvres de l'agonisant remuèrent pour dire que le sang des martyrs était une semence et pour annoncer le règne des pauvres. « Tout va changer ! » Puis il ne remua plus que de chaque nouveau coup qu'il recevait.

Quand ils en eurent fait une chose immobile de laid et d'ordure, les gens se dispersèrent et les maisons les cachèrent. J'entendis une forme qui murmurait au moment où un groupe s'engouffra entre les murs d'une de ces maisons :

— Il avait raison.

Parole chassée, basse, farouche, qui se replie et pénètre dans l'ombre en secret — comme une graine dans la terre.

Il a raison ! La petite lumière de ces mots vaut

celle du soleil. Je le savais bien, qu'il avait raison. Je l'avais entièrement su lorsque je lui avais dit : où vas-tu ? lorsque j'essayais de retenir par des syllabes celui qui voulait souffrir à toute force et qui allait, vrai dieu de son destin... Frère de respect, seigneur, où vas-tu, *quo vadis* ?

Et pourtant, je m'étais tu auprès de lui, puis je m'étais écarté de lui. Entre la foule et le juste, je me suis fait naturellement, tranquillement, le complice de la foule. Je me suis donné à la force bestiale. J'ai senti le crime des autres vivre dans mes mains, dans mon ventre. J'ai assisté à mon immobilité, à mon mutisme, à toute ma bassesse d'un bout à l'autre. J'ai profité lâchement pour mon salut ignoble de ce que la vérité est invisible, et que le mensonge, c'est de se taire, et que la mauvaise action, c'est : ne rien faire.

On sait bien qu'on dirait : « Il a raison », et qu'on ne résisterait pas à l'évidence — si on voulait. Les pauvres sont toute la force existante. Sachons bien que tout ce qui est vaincu ici-bas — idée, homme ou roi — n'est jamais vaincu que par les pauvres. La vérité, tant qu'elle sera veuve des pauvres, attendra, sur les grandissants cimetières de la terre.

Maintenant que l'homme s'est retrouvé, son règne arrive. Oui, tout va changer puisqu'une aube nouvelle a commencé sur le grand soir du monde. La Croix apporte la délivrance et la joie. Cela est sûr : on est au bord du changement ; on l'aperçoit qui se reflète dans l'étendue d'en bas, fermement d'yeux.

(A suivre.)

HENRI BARBUSSE.



(D'après une gravure d'Albert Durer.)

ÉCOUTEZ, CANAILLES...

Cloués par ces lignes, ● Restez muets ● Ecoutez ces hurlements de loup ● Qui ressemblent à peine à un poème !

Donnez ici ● Le plus gros ● Le plus chauve, ● Prenez au collet et poussez le ● Dans la boue et les comptes ● Des Comités de l'aide aux affamés ! ● Regarde, ● Tu vois ● Derrière ces chiffres nus...

Un coup de vent ● Fort et doux ● Enveloppe dans la neige ● Des milliers ● De millions de toits, ● La neige ● Cercueil des villages du Volga ● Les cheminées, ● Les cierges.

Même les corbeaux ● Disparaissent, ● Ils sentent ● que, fumante, ● Arrive ● Douce et nauséabonde, ● L'odeur ● Du fils, Du père, ● De la mère, ● De la fille ● Que l'on rôtit. ● De qui est-ce le tour ? Il n'y aura pas de secours, ● Séparés par la neige ● Non, ● Pas de secours, ● Il faut se rendre.

Pas de secours ! ● Sous les pieds, ● Même le mortier ● On le dévore ! ● Même les mauvaises herbes !

Pour dix provinces ● Mesurez les tombes. ● Vingt millions ● Vingt, ● Couchez-vous ● Mourez ! ● Mais seule, ● Avec une voix enrouée, ● Avec de folles malédictions, ● Les cheveux neigeux des chemins ● Tirés par le vent, ● Sanglote la terre.

Du pain, ● Un peu de pain. ● Encore du pain ! ● Elle-même, voyant la mort en face, ● Ayant à peine à manger, ● Pour ne pas crever ● La ville tend sa main ouvrière, ● Une poignée de miettes desséchées.

Du pain, ● Un peu de pain, ● Un peu de pain ! ● Les radios ● Hurlent à toutes les frontières ● Et comme réponse ● Bêtises sur bêtises ● Tombent dans les colonnes ● Des journaux.

« Londres, ● Banquet, ● Présence du roi et de la reine ● Qui bouffent ● Ce qui ne pourrait rentrer ● Dans une bauge tout en or ! »

Soyez maudits ! ● Que ● Pour votre tête couronnée ● Des colonies ● Accourent les sauvages ● Les anthropophages, ● Que brûle sur le royaume ● L'incendie des révoltes ! ● Que ● Vos capitales ● Soient brûlées ● Tout entières ! ● Que des princes héritiers, ● Des princesses, ● Le manger ● Se prépare ● Dans des couronnes marmites !

« Paris, ● Réunion du Parlement, ● Rapport sur la famine ● Par Fridjof Nansen ». ● On écoute en souriant ● Comme un air de rossignol ● Comme si on écoutait ● Un ténor ● Dans une romance à la mode.

Soyez maudits ! ● Que ● Pour l'éternité ● Vous n'entendiez plus ● La voix humaine ! ● Proletariat français ● Hé ! ● Prends dans un nœud ● Au lieu de discours, ● Une foule de cous !

« Washington, ● Les fermiers ayant bouffé, ● Ayant bu, ● Tellement ● Qu'il leur faut ● Une grue ● Pour soulever leur panse ! ● Dans la mer ● Ils jettent le superflu ● De la fine farine, ● Chauffent les locomotives ● Avec du maïs ! »

Soyez maudits ! ● Que ● Vos rues ● Soient pleines de révoltes, ● Que, trouvant ● Les places les plus sensibles, ● Sur le Nord ● Et sur le Sud ● De l'Amérique, ● On joue de vos panses ! ● Comme des balles du football.

« Berlin, ● Les émigrés ressuscitent, ● Leurs bandes sont satisfaites, ● Avec les affamés ● Ils se battent. ● A Berlin, ● Frisant sa moustache, ● Marche, se vante ● Le patriote russe. »

Soyez maudits ! ● Dehors ! ● Eternellement ! ● Dégoûtez tout le monde ● Par votre air de Judas, ● Poursuivi par le son ● De l'or français, ● Soyez errants ● Pour l'éternité ! ● Forêts russes, ● Rassemblez-vous, ● Choisissez vos plus grands arbres, ● Que leur image ● Toujours pendue, ● Se balance toute bleue ● Contre le ciel !

« Moscou, ● La rassembleuse se plaint : ● A l'Empire, ● On fait des grimaces, ● On y donne trente roubles ● Qui ne marchent plus ● Depuis 1918 ! »

Soyez maudits ! ● Que cela soit ainsi : ● Que chaque bouchée avalée ● Vous brûle l'estomac ! ● Qu'un bifteck saignant ● Se change en ciseaux ● Et vous coupe les intestins !

Seront morts ● Vingt millions d'hommes. ● Au nom de tous ceux qui sont morts ● Malédiction aujourd'hui ● Jusqu'à l'éternité ● A ceux qui ont détourné ● Leur gueule bouffie ● Du Volga !

Cette parole n'est pas ● Pour la panse remplie ● Ni pour le trône du Tsar ! ● Dans un tel cœur ● Les mots ne peuvent rien toucher. ● Les touchent ● Les lances des révolutions !

A vous ● Petits atomes ● D'une énorme armée, ● Avec la force de qui ● Avec la force ● Jetée dans les sous-sols, ● On fera sauter le monde ● Des milliardaires ! ● A vous ! ● A vous ! ● A vous ! ● Ces paroles-là !

Avec des chiffres kilométriques ● Faites le compte des bourgeois ! ● Le jour viendra ● De l'incendie universel ● Purifiant et fumant, ● Mettant sans dessus dessous ● Les palais des riches ! ● Soyez aussi, ● Soyez sans pitié, ● A cette heure ● Du châtement !

MAYAKOVSKY (1922).

LES LIVRES

Le Livre du Mois

Le Comité de Rédaction de *Clarté* a choisi comme quatrième livre du mois *Un Premier Amour*, par Maxime Gorki. Le débat avait également porté sur *Le Nègre du Narcisse*, par Conrad, et *Ma Femme*, par Anton Tchekhov, dont nous donnons plus loin des comptes rendus.

Maxime Gorki : *Un premier amour* (1).

Ainsi, nos glorieuses lettres françaises se signalent à l'univers, une fois de plus, par l'éloge nouveau de mœurs anti-sociales que l'on appelait « berlinoises » avant la guerre, au temps du prince d'Eulenburg, mais que l'on prétend aujourd'hui inspirées de Platon. (En effet ! Et à quoi, et à qui Platon n'aura-t-il pas servi, dites-le, très saints Pères de l'Eglise ?)

Marcel Proust est à la mode : cet annaliste et analyste profond et exquis module en sourdine l'hymne de l'homosexuel, et ses incantations font également les délices des petits jeunes gens et des laquais, des femmes du monde et des chambrières. Du moins semble-t-il que cela doive être ainsi. Mais l'avenir dira sans doute : Voilà comment se distraitait de sa mort prochaine la société du vingtième siècle.

Inversions grammaticales, inversions sexuelles, — tous les raffinements ! La jeunesse ne se tient pas de plaisir à constater ce définitif affranchissement de l'art de vivre, et la *Revue Universitaire*, dans son dernier cahier, célèbre les fastes de la pédérastie et ses maîtres, Marcel Proust déjà nommé, André Gide, l'auteur tout fraîchement recrépi de *Corydon*.

Pourritures terrestres...

Maxime Gorki se présente à nous dans un livre de nouvelles qui ont bien l'apparence de souvenirs ou d'expériences personnelles : *Un premier Amour*, *Servitude Amoureuse*, *Une Femme*, *L'Ermite*, *Le Gardien*.

Eh bien ! il n'est pas mauvais qu'en ce moment le vieil homme russe vienne nous parler d'amour, avec toute la candeur et la vigueur de son peuple paysan, qui croit encore à l'amour de la femme, qui maltraite peut-être (et tant d'amour dans la brutalité !) mais respecte en elle et l'amante, et la mère, et la travailleuse, et la libre, profonde, féconde créature.

Jet d'eau fraîche, ou d'eau bouillante, si vous préférez, sur nos ulcères !

A notre littérature dermatologique, voici la réplique d'Eros, fils de Vénus, à la bourgeoisie constipée et préservée, dans l'amour unilatéral, contre les exigences du fisc, voici la réponse pleine, pesante, géné-

reuse, du peuple prolifique, qui conquiert le monde et le régénère par le travail de ses multiples enfants.

Car la débauche même qui horrifie l'imagination de Gorki est un débordement de sève primitive, comme notre moyen-âge en jetait encore en ses sabbats, — orgies qui laisseraient glacé, blême et chauve *Corydon* et dont mourrait sans sursis, en vingt-quatre heures la fluette société française et occidentale.

Un Premier Amour. — « Les émotions tragi-comiques du premier amour ». Gorki, bonhomme et grave, s'incline sur son passé. Il mesure la première femme, se compare, se mesure lui-même. Il sourit à la souffrance de jadis, il s'attriste un peu sur les joies en fuite.

Servitude Amoureuse. — Une histoire de misère et de dévouement à l'impossible, une confiance à voix très basse, dans une boutique sombre, l'histoire calme et comme décolorée par la pluie d'un homme qui se souvient d'avoir servi, pendant des années et des années, la femme admirable et insaisissable et de n'avoir connu, du culte chevaleresque, que l'humiliation passionnée.

Une Femme. — Oh ! la douloureuse aventure de cette paysanne qui cherche un compagnon pour travailler avec lui, pour produire du blé et faire, s'il se peut, des enfants, des travailleurs ! Lisez cela, voyez ce respect, goûtez cette amertume, et dites si jamais hommage plus sincère, plus religieux, plus prolétarien fut rendu à l'Eve éternelle !

L'Ermite. — Celui-ci prie le bon Dieu, boit de l'eau-de-vie et donne des conseils aux bonnes gens, aux braves femmes, aux jeunes filles qui viennent l'interroger. Prenez garde, il est un peu satyre, mais il explique si bien la Loi !

« — Tu es une fleur sur la terre. Dieu t'a fait croître pour la joie ; tu peux faire don de grand bonheur ; tes yeux, ma lumière, sont une fête pour toute âme, chérie !

« La contenance de ce mot était infinie ; vraiment, il me semblait qu'il renfermait dans sa profondeur les clefs de tous les mystères de la vie, la solution de toute la douloureuse complication des relations humaines. Et il était capable d'ensorceler par sa puissance enchantresse non seulement les femmes de la campagne, mais tous les humains, mais tout ce qui vit. Savel le prononçait avec d'innombrables nuances : avec un attendrissement, avec triomphe, avec une sorte de touchante tristesse ; ce mot sonnait comme un affectueux reproche, se répandait en un son éclatant de joie, et, de quelque façon qu'il fût dit, je sentais que le fonds en était un amour illimité, inépuisable, un amour qui ne connaissait rien d'autre que soi-même et s'admirait ne sentant qu'en lui le sens et le but de l'existence,

toute la beauté de la vie, et enveloppant de sa force l'univers entier. »

Le Gardien. — C'est ici que Gorki nous parle de débauche. Souvenirs. Il s'attriste sur l'homme affolé par le besoin de possession, de victoire au delà de toutes les victoires, de pénétration dans la chair la plus immonde, de puissance exaspérée jusqu'à l'impuissance. Il ne sait pas, peut-être, mais il doit deviner à quel point la nature triomphe quand « l'impuissance descendait jusqu'au sombre désespoir, jusqu'à la plus ignoble, la plus vindicative dérision de cet instinct qui, sans cesse, ensemence victorieusement les champs de la vie dévastée par la mort et est dans le monde l'instigateur de toute beauté... »

Voilà la matière de ce volume, voilà l'âme qui répond à notre malade littérature...

Plus Gorki vieillit, plus ses confessions (car toutes ses œuvres ne sont que les confessions d'un vagabond à peine assagi, d'un sage ivre d'admiration devant son propre mystère), plus ses confessions gagnent en profondeur, en trouble, en dynamies de signes opposés : il nous parle de gens classés dans les catégories de la police sociale, mais il nous donne surtout un grand spectacle de forces naturelles où nous voulons nous reconnaître comme il s'y retrouve.

Comment *Clarté* ne recommanderait-elle pas ce livre de bonne santé à ses lecteurs ?

Un mot encore : la traduction de M. Dumesnil de Gramont copie le langage fort et sévère du conteur philosophe avec autant de vigueur que de netteté.

PARIJANINE.

Joseph Conrad : *Le Narcisse* est un trois-mâts qui, des Indes, fait voiles vers l'Angleterre.

A Bombay, le capitaine complète son équipage, engageant quelques nouveaux matelots dont un nègre. Enigmatique personnage, ce noir, en quelques jours, fascine véritablement l'équipage. Un étrange mal le mine, alors qu'il croit lui-même simuler la maladie pour éveiller la pitié de ses compagnons et éviter le rude travail du bord et bientôt toute la vie du navire semble s'être concentrée autour de lui. Assailli par une tempête au large du Cap de Bonne-Espérance, le *Narcisse* reste en perdition toute une nuit. Le poste d'équipage est envahi par la mer. Pour sauver « leur » malade, les matelots risquent vingt fois la mort. Enfin la tempête se calme, mais à propos d'un incident futile ayant trait au nègre, l'équipage, poussé par un gars lâche et sournois, se mutine. Mâté par son capitaine, son chef, il revient pourtant à la raison. Mais les vents contraires, ralentissant la marche du *Narcisse* alors que les vivres sont sur le point de manquer, redoublent les misères des marins qui en viennent à considérer le nègre comme la cause mystérieuse de tous leurs maux ; aussi sa mort est-elle un soulagement pour tous. Et, en effet, les vents rede-

viennent favorables et le *Narcisse* termine heureusement son voyage.

Joseph Conrad, qui a partagé, au cours de son aventureuse existence, la vie des matelots, s'est laissé entraîner, en écrivant son livre, par des souvenirs certains. Aussi, sans nous arrêter à sa seule valeur littéraire, préférons-nous examiner le « Nègre du *Narcisse* » au point de vue documentaire.

Sur ce plan, Conrad aura eu le mérite de fixer une époque dans l'évolution d'un milieu social tout particulier. En effet, les mers sont maintenant sillonnées de navires à vapeur. Les grands voiliers disparaissent progressivement et avec eux les « vrais » marins, c'est-à-dire les hommes qui, contre la mer et les vents, n'avaient à compter que sur eux, leur capitaine et aussi une certaine foi. Durs, mais accessibles à la pitié la plus primitive, impatients et endurants, turbulents et dévoués, insoumis et fidèles.

« En vérité, écrit Conrad, ç'avait été des familiers du labeur, de la privation, de la violence et de la débauche, mais qui ne connaissaient pas la crainte et n'entretenaient point de haine dans leurs cœurs. Durs à mener, mais faciles à séduire, muets toujours mais assez mâles pour mépriser en leur âme les sensibilités bavardes qui déplorait la dureté de leur sort... C'étaient les enfants toujours jeunes de la mer mystérieuse. Leurs successeurs ne sont que les enfants grandis d'une terre mécontente. Moins débridés, mais moins innocents ; moins profanes, mais moins croyants aussi peut-être ; s'ils ont appris à parler, ils ont appris de même à geindre. »

Ce que constate Conrad en des termes un peu amers, c'est tout simplement la transformation du monde de la mer résultant du développement de l'industrie terrienne, et la naissance des steamers, la venue d'une nouvelle sorte de marins : les marins prolétaires.

Sur son *Narcisse* vivent côte à côte le marin de la vieille génération, Singleton, et celui de la nouvelle, Donkin, et Conrad fait œuvre réactionnaire en présentant Singleton comme un héros et Donkin sous les traits d'un sale bougre, fainéant et voleur. Le nègre, dans son récit, n'a d'autre rôle que de mettre aux prises équipage et capitaine, ordre contre désordre, autorité contre anarchie et cela lorsque, sur le navire isolé, en plein Océan, les quinze hommes ont à unir leurs efforts pour défendre leur bateau, leur vie, contre les éléments. Et là Conrad a beau jeu de triompher. Son amour profond du « métier », menacé de mort par la venue, croit-il, de ces hommes « immoraux », l'a poussé à faire, avec son *Nègre du « Narcisse »*, une œuvre de conservation sociale. Et il n'a su discerner, à l'époque où il l'écrivait (1897), la part qui revenait aux hommes et celle qui était imputable aux grandes transformations économiques du siècle.

Qui nous donnera, comme contre partie au *Nègre du « Narcisse »*, le grand livre social sur le steamer ?

(1) Editions du Sagittaire.

Anton Tchekhov : Il est curieux de retrouver, Ma femme en Tchekhov, la justification Plon-Nourrit, éditeur de l'œuvre de Dostoïewski.

A quel secret instinct obéissait l'apôtre du panslavisme en luttant contre l'emprise de l'idéologie démocratique de l'Occident ? Il est évident que le libéralisme est pour beaucoup dans la désagrégation si rapide de la bourgeoisie russe au début du XX^e siècle. Tchekhov en témoigne formellement.

Issu de la petite bourgeoisie, Tchekhov a établi son diagnostic, en médecin, sur la petite bourgeoisie de province. Il en a décelé le degré de décomposition. D'où son ironie parfois désespérée, son pessimisme méprisant, ses terribles accès de révolte.

Dans la plupart des nouvelles de ce recueil, Tchekhov étudie, sur le double plan passionnel et social, la décadence de la morale conjugale dans le couple bourgeois. Le mari, veule et lâche, basement sensuel, cédant devant sa femme, méprisé et trompé par elle; la femme, éniivrée de sa facile victoire, vaniteuse, hautaine, insouciant, présomptueuse, ruinant délibérément le ménage, n'ayant plus d'enfants.

Pour l'homme, Tchekhov n'a que mépris. Pour la femme qu'ironie.

« Toutes les femmes modernes, qualifiées d'intellectuelles, sorties de la surveillance de la famille, forment un troupeau composé pour moitié de dilettantes de l'art dramatique et pour moitié de cocottes. » (Ma Femme).

« La femme des villes, bourgeoise ou intellectuelle, a rétrogradé depuis longtemps et revient à l'existence primitive. Elle est déjà à moitié femme-animale et à cause d'elle beaucoup de ce que le génie humain avait acquis est déjà perdu. La femme disparaît peu à peu et, à sa place, s'installe la famille primitive. Cette régression de la femme intellectuelle menace la civilisation d'un sérieux danger. Elle tâche d'entraîner l'homme dans sa marche en arrière et arrête son mouvement en avant; c'est incontestable. » (Arlane.)

Mais sa colère ne connaît plus de bornes lorsque c'est de la part d'une de ces « intellectuelles » qu'il reçoit des leçons de libéralisme occidental.

« L'instruction primaire pour les moujiks, les livres à pitoyables préceptes et adages, les dispensaires médicaux ne peuvent, dis-je, diminuer ni l'ignorance ni la mortalité, de même que la lumière de vos fenêtres ne peut éclairer cet immense jardin. Vous ne donnez rien; votre intrusion dans la vie de ces gens ne crée que de nouveaux besoins, une nouvelle raison de travailler... »

Et comme son interlocutrice se récrie, il ajoute :

« ...Le travail des savants, des écrivains, des artistes bouillonne. Grâce à eux les commodités de la vie croissent chaque jour, les exigences physiques augmentent et cependant on est encore loin de la vérité. Et l'homme reste le plus féroce et le plus malpropre des animaux; et tout aboutit à ce que l'humanité, en majorité, dégénère et perd à jamais toute possibilité de

vivre. En de pareilles circonstances, la vie de l'artiste n'a pas de sens, et plus il a de talent, plus son rôle est terrible et incompréhensible. Il se trouve qu'il travaille, tout compte fait pour la distraction de cet animal féroce et malpropre et consolide l'ordre existant. Aussi ne veux-je pas travailler, et je ne travaille pas... Il ne faut rien hormis que la terre s'effondre du fin fond du Tartare... » (La Maison à Mezzanine).

Ce terrible réquisitoire, ces imprécations viriles, si proche des nôtres, Tchekhov les écrivait en 1896.

Si le catholique Plon-Nourrit savait qu'en l'âme de cet écrivain qu'il est de mode de louer parmi les bourgeois cultivés, vibraient de si nobles soucis révolutionnaires, nul doute qu'il ne jetterait au feu toutes les traductions de cette œuvre maudite !

MARCEL FOURRIER.

Léon Bazalgette Il faut enfin parler un peu plus longuement de ce livre, et c'est une Henry Thoreau, bien lourde obligation. sauvage (Rieder) Mais oui ! Nous admirons, aimons tellement notre camarade Bazal-

gette, le vaillant et sage compagnon de ces heures difficiles qui sont l'existence régulière de *Clarté* ! Et ce « nous » qui désigne d'affectueux admirateurs ne concerne pas seulement la rédaction. Sans aucun doute, ceux qui nous lisent, qui nous aident, qui nous sauvent à tout instant par d'inestimables sacrifices, partagent, en ce point, nos sentiments. Alors ? Comment ne pas redouter le devoir de parler de ce beau livre, *Henry Thoreau, sauvage*, qui nous vaudra peut-être le reproche de partialité dans l'éloge, ou de petitesse dans la critique ?

Je me résigne à la difficile tâche et vais essayer de dire simplement ce que, pour le moment, j'ai compris dans ce livre; il est certain que, dans deux ans, dans dix ans, ou plus tard, toutes les fois que j'interrogerai ces pages, elles me répondront d'une nouvelle manière, confirmant, corrigeant, enrichissant les idées, les émotions de la première lecture. Il est encore certain que je vais trahir mon insuffisance à exprimer la vie de ce livre, qui est un Nouveau Monde intérieur, — terre sauvage, labours primitifs, forêts vierges, fleuves impollués, faune et flore fécondes, — un Monde où retentit incessamment, avec une voix de solitude, avec des grondements de haute mer, l'appel aux hommes pour leur affranchissement.

Il faut espérer que l'on connaît déjà le nom de Thoreau. Avant de conter l'histoire de ce héros véritable, avant de s'y mêler et de confondre plus intimement son âme avec celle de l'Américain, Bazalgette nous avait offert *Désobéir*, — et Louis Fabulet avait traduit *Walden ou la Vie dans les Bois*.

De la plupart des écrivains, l'on peut dire que le meilleur d'eux-mêmes est dans leurs ouvrages. La valeur d'un Henry Thoreau dépasse infiniment « l'au-

dace insolite » des livres qu'il rêvait. Il a écrit comme il marquait, grand promeneur, grand voyageur, la trace de son passage dans l'écorce des chênes qui montent vers le Géant, son « Thabor », dans le Haut-Maine :

H. H. H.

Henry Homme Heureux ! Voilà ! Cela aussi, c'était un livre ! Heureux de quoi ? Heureux d'être une flamme vivante, insaisissable, indomptable; d'être une goutte d'eau qui fuit avec le courant le plus pur et surmonte avec lui les barrages artificiels.

Parfois, cependant, Thoreau se servait d'une plume, au lieu de tirer son solide couteau de pionnier, et fixait sa pensée sur du papier. Alors, le vulgaire aurait dit qu'il s'occupait de littérature, ce qui ne convenait guère à un humble artisan, charpentier, peintre en bâtiments, maître d'école tout au plus. En quoi, le vulgaire se serait trompé une fois encore : Thoreau n'écrivait et ne prenait la parole que sollicité par une voix intérieure, commandé par sa conscience, pour témoigner devant le monde, avec une gratitude presque religieuse, de ses joies intimes, ou pour expliquer, en termes plus intelligibles que les trois H, comment on posséderait le bonheur si l'on avait d'abord la justice. Ce ne sont pas là les travaux d'un homme de lettres.

Donc, dans ses livres, et dans ceux que nous connaissons en français, dans *Walden*, dans *Désobéir*, Henry Thoreau n'a pas laissé tout le meilleur de lui-même, mais seulement ce qui faisait de lui un prophète (et par là même, un grand poète, un grand écrivain) en certaines circonstances, lorsqu'il fallait secouer des bonnes volontés ensommeillées ou semer la déroute parmi ces défenseurs de la société qui sont les ennemis de l'humanité. *Désobéir* est écrit pour enseigner à vivre et à sauver les opprimés.

Mais Bazalgette a voulu se livrer à l'existence de ce sauvage qui fut, quand il était nécessaire, un maître en civilisation; notre ami s'est retiré dans cette lumineuse et chantante solitude que sont les souvenirs de Thoreau, il en a exploré les détours et les secrets, — et le livre dont nous parlons à présent, c'est le récit des confidences obtenues en suivant, de pas en pas, de bond en bond, la course si brève du héros aimé, de 1817 à 1862.

La biographie de Thoreau par Bazalgette, c'est comme un manifeste de renoncement à un monde réglémenté en dépit de la nature, de la raison et de la justice; mais un manifeste de bonne humeur, de gai dédain et à peine de pitié. Il faut choisir entre deux modes d'existence, et choisir, c'est s'affranchir, — motif de joie. Il ne faut pas trop compatir aux inconscients, aux malheureux qui se résignent, — car la pitié affaiblit l'un et avilit davantage les autres. Il faut se réjouir, si vraiment l'on se possède soi-même, car alors on a conquis le seul bien du monde qui reste souhaitable, — la liberté.

Ainsi s'exprime, en simples propos, en gestes indépendants et presque désintéressés, la sagesse de Thoreau qui, cependant, diffère beaucoup de cette sérénité olympienne où s'éleva Goethe. Celui-ci, dans son culte

de la paix spirituelle, dans ses attitudes de *Divan oriental*, semble toujours suivre un régime d'artiste et soigner sa pensée avec une sollicitude de vieux garçon. Celui-là s'adonne à des débauches d'enthousiasme, se dépense en distractions excessives, en travaux apparemment inutiles, mais dont nous comprenons la nécessité lorsque nous voyons mieux contre quoi il se révolte : contre le négoce perpétuel des activités humaines, contre la civilisation et la démocratie d'Amérique.

Ainsi, Thoreau est un libertaire, un anarchiste de la première heure : tellement jaloux de sa liberté, si instinctivement égoïste, semble-t-il, que l'amour est absent de son histoire, que le besoin sexuel, oublié (ou mortifié ?) ne détermine jamais sa conduite. L'étrange homme, — et pourtant si proche de la nature luxuriante et luxurieuse, — si mâle !

N'est-il donc point capable de sacrifice pour la société, pour un meilleur avenir ? Eh bien ! c'est la révolte même qui l'a conduit au sacrifice. Le don de son cœur, le risque de sa liberté pour une cause, voilà son extrême accomplissement. Lorsque le vieux père Brown prélude héroïquement et sauvagement à la sauvage guerre de Sécession, pour l'émancipation des noirs (en attendant celle des blancs) Thoreau reconnaît l'identité de la révolte individuelle avec certaines insurrections collectives : il ne se promène plus dans ses chères forêts, mais parcourt les cités et fomenté tant qu'il peut, la guerre civile. La mort du père Brown, pendu par les gens du Sud, n'est pas une défaite, mais un commencement de victoire sur les négriers et les planteurs, et Thoreau passe dans la fièvre de cette victoire immanquable ses derniers jours. Sa vie est complète, il ne regrette rien pour lui-même, il espère tout pour les autres; il a goûté, en beau rapace, de toutes les nourritures que les hommes, enfermés dans leurs clos de propriétaires, laissent perdre au soleil; il voit aussi que la loi d'oppression n'est pas éternelle et que les esclaves la détruisent, la déchirent peu à peu; il a aidé comme il savait et pouvait à cette besogne révolutionnaire. Thoreau n'a plus qu'à mourir; le « taureau sauvage » plie docilement le jarret et meurt selon sa loi de nature, humant une dernière fois la bonne senteur de la terre...

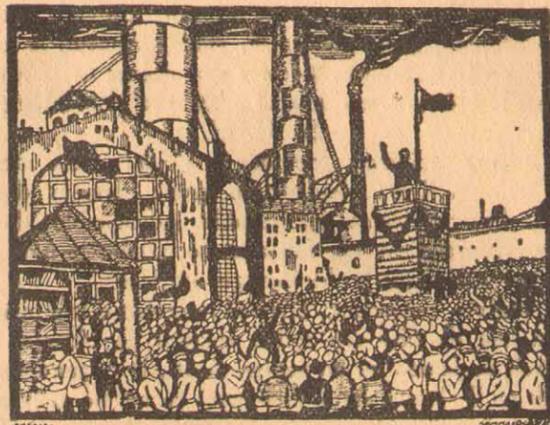
Voilà ce que Bazalgette nous a conté, s'est raconté à lui-même, s'attardant à toutes les visions, à toutes les surprises de cette immense « balade », comme il dirait, dans le passé d'un grand compagnon, ne se refusant pas une description, pas une émotion. Il va, il va, avec son récit, assemblant les multicolores images et souriant parfois, à un détour du chemin, où il vous attend. Des livres de ce genre, cela ne se fait plus aujourd'hui. C'est trop de naïveté que de renoncer si tranquillement au « succès ». C'est compter sur un lecteur qui vécut peut-être à l'époque de Montaigne ou du vieil Agrippa d'Aubigné, ou vivra dans des centaines d'années. Et si peu, si mal que nous ayons parlé de cet ouvrage, je me console en pensant que nous sommes les premiers à en deviner la grandeur.

PARIJANINE.

LÉNINE, qui est-ce ?

(Fin¹)

Nietzsche, on le sait, voyait en Napoléon la dernière incarnation du génie antique, — homme tardif, et qui clôt un cycle, réapparition dernière, dans notre monde moderne, de valeurs anciennes; et l'épopée des guerres de la Révolution et de l'Empire peut, en effet, être considérée comme la dernière épopée guerrière. Quittons donc la mascarade Mussolini, et osons faire le parallèle Lénine-Napoléon... Certes, nous l'avons dit déjà, Napoléon Bonaparte a d'autres exploits à son actif que l'administration de purges, des incendies de Bourses du Travail et une... promenade militaire; on ne comprendrait pas la puissance et la persistance singulière de sa légende, si des victoires immortelles n'avaient auréolé son nom et son œuvre, en somme toute prosaïque et toute bourgeoise. Cette légende a été si forte et si prédominante pendant tout le cours du XIX^e siècle, que bien peu d'hommes eurent le courage de lui résister ouvertement; libéraux et bonapartistes ont rivalisé de zèle dans le culte napoléonien; Thiers, le bourgeois Thiers, le sinistre petit Sylla de la Commune, cet homme si représentatif de la bourgeoisie française, à la fois libéral et bonapartiste, écrit son *Histoire du Consulat et de l'Empire*, qui est un long panégyrique du grand homme; Hugo lui-même, même dans son opposition à Napoléon-le-Petit, est encore tout pénétré de la grandeur impériale, et se sert de l'Oncle pour écraser le Neveu: on a même pu dire — Barbey d'Aurevilly et aussi Péguy — que la vraie veine poétique de Hugo dérive de son culte pour Napoléon (2); la guerre de 70 elle-même n'a pas réussi à casser les reins à l'Idole, et la Commune a eu beau renverser la Colonne: on a pu soutenir que la guerre de 1914-1918 n'a été possible que grâce à la puissance restée intacte des souvenirs napoléoniens, dont les socialistes eux-mêmes sont restés les prisonniers. Un seul homme (3) osa se dresser contre la légende; et cet homme, c'est Proudhon, dont on a publié des manuscrits inédits sur *Napoléon I^{er}*. Dans une lettre datée du 7 septembre 1858, après une visite au champ de bataille de Waterloo, il écrit ceci: « En



France, personne n'a vu le Mont-Saint-Jean; plus d'un réfugié se ferait même conscience de le visiter; ils pleurent comme des veaux à ce souvenir... On accuse la fatalité, la trahison, on chante le mot de Cambronne, et il ne manque pas de gens qui rêvent une revanche de cette triste journée qui ne fut après tout pour l'Empereur, pour ses enrégés soldats, pour la France elle-même, qu'un juste châtement. Je la regarde comme un moindre mal que n'eût été le raffermissement de l'Empire; et si je regrette quelque chose aujourd'hui, c'est qu'après avoir payé de 50.000 Français la chute de cet Empire, nous ayons été exposés à le voir ressusciter trente-sept ans après, comme si rien n'avait été fait. Il faut donc autre chose que de la mitraille pour exterminer de pareils monstres. »

Oui, il faut autre chose que de la mitraille pour exterminer de pareils monstres — puisque, après quatre ans d'un carnage auprès duquel le carnage des guerres napoléoniennes ne fut que de la Saint-Jean, il y a encore des gens, toujours imbus des souvenirs napoléoniens, pour rêver de la rive gauche du Rhin. Seule, la légende bolchevique pourra venir à bout de la légende napoléonienne! Mais voyons à quelles conclusions aboutit Proudhon dans son étude impitoyablement critique du grand homme: « Les idées de Napoléon forment un vrai gâchis. Il peut servir d'exemple de ce phénomène psychologique: l'intelligence progresse ou décroît chez l'homme et dans la nation en raison de sa justice. A peine arrivé au pouvoir, Bonaparte laisse voir son mépris du droit, il travaille à la contre-révolution et se fait de tout un instrument et un marche-pied. Pendant le Consulat, jeune encore, son intelligence se soutient; mais l'éclipse commence à la rupture de la paix d'Amiens; l'obscurité s'épaissit à Bayonne; en Russie, ce n'est plus qu'un faux prophète, un fanatique hideusement égoïste; à Fontainebleau, un désespéré qui se manque; à Waterloo, un impuissant, et à Sainte-Hélène, un menteur... Au total: faux grand homme. Il n'a pas le génie de son siècle, comme Alexandre, César, Constantin, Clovis, Charlemagne, Gustave-Adolphe, Guillaume d'Orange. » (p. 250-251). « Il y a deux parts à faire de la vie de Napoléon. Pour la première, il est tout simplement le chef

d'un mouvement social, bourgeois; pour la seconde, c'est un spéculateur politique qui n'agit que sous son inspiration propre. Dans le premier rôle, soutenu des forces morales, il réussit. Dans le second, il ne commet que des fautes, de grosses bévues; il tombe. Son génie, dans ces deux cas, se réduit, il faut le dire, à zéro; car, en recherchant l'ensemble, il ne comprend rien d'une façon nette et complète. Il mêle tout, confond tout, exagère tout. » (p. 267.) « Napoléon, tel qu'il m'apparaît dans Thiers, produit sur moi un effet déplorable. Est-ce la faute de l'écrivain? Oh non... L'écrivain est ce qu'il a voulu être, intelligent du sujet, exact, fidèle; il n'y a de faux en lui que l'admiration, qui ne l'abandonne jamais. Il règne un malentendu que fait naître cette histoire et qu'il faut dissiper. On n'hésite pas à proclamer le génie et la grandeur d'Alexandre, de César; — or, j'hésite devant Napoléon » (p. 164).

Ainsi, dans le Géant de l'épopée bourgeoise, nous retrouvons l'équivoque fondamentale qui est au fond du génie bourgeois — un singulier mélange de classicisme et de romantisme; la grandeur n'en est pas franche ni de pur et bon aloi: chef d'un mouvement social, bourgeois, épée de la Révolution, classique, Bonaparte, dit Proudhon, se soutient, réussit; mais spéculateur politique, ne suivant plus que son inspiration propre, son étoile, romantique, lecteur d'Ossian, il va de faute en faute et finalement s'écroule. Et nous découvrons déjà en Napoléon, Italien comme lui, et condottiere, les traits que nous avons relevés chez son singe contemporain, notre Mussolini « dictateur de la civilisation »: pitre, histrion, cabotin, commediant, toujours poseur, théâtral, et déjà... faux grand homme. Il n'atteint pas à la vraie grandeur, celle d'un Alexandre, d'un César, d'un Charlemagne; sa gloire est mêlée; et il n'aura pour chantre, finalement, qu'un... Béranger, poète garde-national, qui n'en fera qu'un « Achille pour pipelets patriotes ». Le dernier empereur d'Occident n'est finalement qu'un héros... en toc! La grandeur guerrière, le sublime de l'Ancien monde, ne se révèlent en Napoléon (4) que déjà mêlés d'un factice tout romantique; et le ver de la pourriture morale s'y est déjà glissé: que dirons-nous donc de la grandeur guerrière telle qu'elle est apparue dans notre « grande guerre », la guerre des brigands impérialistes, comme dit Lénine? Ici, la pourriture a gagné tout le corps, le monstre est tout entier gangrené: Jam fœtel, que vite, grands Dieux, le monde soit débarrassé de ce cadavre puant! A la voirie!

« Mais que cet homme sera dur à réduire! quelle peine a la providence des nations pour avoir raison de ce Briarée! quels prodiges d'intelligence, d'activité, de séduction, d'audace accomplis par cet antagoniste du destin, pour soutenir une prétention impossible! L'histoire de l'empereur Napoléon, véritable hors-

(4) Proudhon remarque que plus il avance dans sa carrière impossible, et plus Napoléon recourt à l'artillerie et tient peu compte des vies humaines; la guerre, avec lui, déjà se dégrave et devient monstrueuse et infernale.

d'œuvre dans l'histoire de l'humanité, simple dans son motif comme l'Iliade et l'Enéide, est devenue à bon droit pour le peuple une légende, un mythe. Peu d'écrivains en ont démêlé la raison organique, s'il est permis d'appliquer ici le style du personnage. Du reste, nul n'a moins connu le secret de sa destinée, les causes de sa grandeur et de sa décadence, que Napoléon. Il s'est ignoré jusqu'à la fin. En voyant, dans les méditations de Sainte-Hélène, le vagabondage de cet esprit superbe qui, jusqu'au dernier moment, proteste contre la défaite, parce qu'il ne peut la comprendre, on dirait un astre qui, poussé loin de son orbite, n'aperçoit plus sa route dans l'éblouissement de ses rayons et court au hasard à travers l'empyrée. » (Proudhon, *Napoléon I^{er}*, p. 123.)

La légende, le mythe napoléoniens ne seront pas moins durs à réduire que Napoléon lui-même ne le fut par le destin. Toute la démocratie française, et même européenne (5), vit sur cette légende — toute la démocratie occidentale; et quand, après Proudhon, mais cette fois non plus par un simple livre, mais par un acte d'une audace et d'une témérité inouïes, Lénine, le Géant de l'épopée prolétarienne, se dressa face à cette démocratie occidentale pour frapper le monstre en plein

(5) On pourra peut-être contester que le mythe napoléonien soit toujours à la base de la démocratie contemporaine; on invoquera M. Combes, toutes les tendances libérales, pacifistes, antimilitaristes de la démocratie bourgeoise; et il y a, en effet, ce qu'on pourrait appeler la démocratie du type clémenciste et la démocratie du type combiste; mais je prie qu'on veuille bien réfléchir que si, en août 1914, toute la démocratie, y compris les soi-disant libéraux, pacifistes et antimilitaristes, a fait bloc contre l'Allemagne, déclarée hors l'humanité, en raison de son militarisme et de son junkerisme et à qui l'on résistait comme à la puissance guerrière par excellence, comme à un Etat resté féodal et constituant, au milieu de la civilisation bourgeoise, un véritable anachronisme, ce fut bien, en somme, en vertu d'idées napoléoniennes — Napoléon étant considéré comme l'épée de la révolution bourgeoise et démocratique, comme le héros d'une guerre libératrice, où il s'agissait de vaincre la féodalité, d'abattre les tyrans et de donner la paix aux chaumières, en attendant qu'il devint à son tour le tyran de l'Europe et vit se retourner contre lui l'idéologie révolutionnaire qu'il haïssait. Guerre aux Tyrans et Paix aux Chaumières — tel était le leitmotiv des guerres révolutionnaires entre 1792 et 1815; et tel fut encore le leitmotiv de la guerre de 1914-1918. Guillaume II était le dernier tyran à abattre et l'Allemagne la nation pestiférée, d'esprit moyen-âgeux, qu'il fallait éliminer de la carte de l'Europe bourgeoise. Toute l'idéologie de la Grande Guerre fut bien une idéologie anti-féodale et, partant, libérale, bourgeoise, révolutionnaire à la mode de 1792; et j'ai le droit de dire, par conséquent, que le socialisme de guerre n'a été possible que grâce à la persistance de la légende napoléonienne et qu'il importe vraiment peu que l'image même de l'Empereur ait été réellement présente dans les esprits. Je considère la guerre de 1914-1918 comme une suite aux guerres de la Révolution et de l'Empire; il s'y est agi, essentiellement, de retrancher du corps de l'Europe en voie d'unification bourgeoise, un élément étranger, anachronique, une survivance féodale, à savoir, cette Allemagne militariste et junkériste qu'était l'Allemagne de Guillaume II; le prolétariat y a encore participé, comme il a participé à l'affaire Dreyfus, parce qu'il s'agissait de combattre la Réaction et de sauver la démocratie bourgeoise d'un retour offensif des puissances du Passé. L'idéologie libérale et démocratique a encore voilé aux yeux des masses ouvrières le caractère impérialiste de la guerre, que Lénine seul a su révéler et dénoncer; la lutte de classe s'est éteinte encore une fois devant la guerre démocratique; le prolétariat a encore servi d'appoint à la bourgeoisie, comme dans presque toutes les révolutions du XIX^e siècle; et cela est l'essentiel.

(1) V. nos 64 et 65.

(2) « Ce siècle avait deux ans; Rome remplaçant Sparte. »

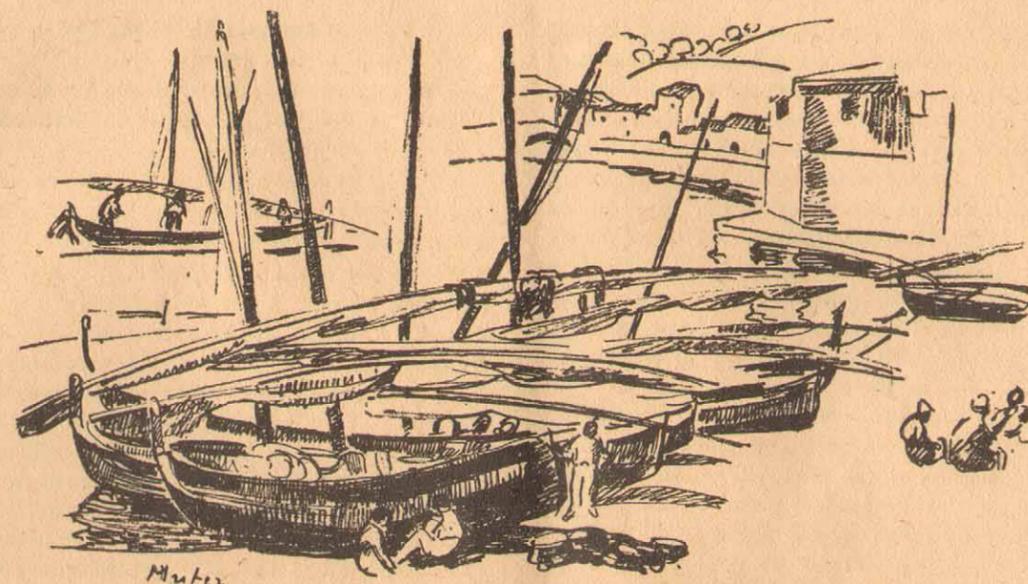
(3) Je ne parle pas de Marx, dont on connaît, dans sa *Lutte des Classes en France*, le développement si suggestif sur les idées napoléoniennes. Je ne veux parler que des auteurs français; et Taine lui-même, à qui les bonapartistes en ont tant voulu, n'a fait, selon la juste remarque de Sorel, que donner à la légende une consécration scientifique.

cœur par une défection qui sera appelée une *trahison*, il excitera contre lui la haine inexpiable de toute la bourgeoisie, y compris ses séides déguisés et à peine *honteux*, les socialistes parlementaires de la II^e soi-disant Internationale; tous nos gens hurleront à ses chausses, comme une meute dérangée dans son festin; — ah, le *misérable*, qui trahissait l'Entente, risquait sa défaite, et livrait la Démocratie à la botte de l'Impérialisme allemand, jappèrent et glapirent tous nos jusqu'aboutistes. La vérité, c'est que, par son audace, inouïe, en effet, mais héroïque et providentielle, Lénine, — génie de ce Proletariat, que nos socialistes occidentaux livrèrent à la Bourgeoisie comme un bétail à pilonner au fond des tranchées innommables — toucha le monstre au bon défaut de la cuirasse; la contagion russe gagna l'armée allemande, celle-ci fit défection à son *reître*, le Ludendorff de l'offensive du printemps 1918; et l'empire allemand s'écroula, au milieu de l'Europe, comme une grande ruine que la couardise et l'histriionisme de son chef, — encore un cabotin aussi, celui-là! — ne sauvèrent même pas du déshonneur final.

« Les pédants ou les gens incurablement bourrés de préjugés démocratiques, bourgeois ou parlementaires, peuvent hocher la tête avec perplexité devant nos soviets... La dictature du prolétariat, jointe à la nouvelle démocratie pour les travailleurs — la guerre civile à la plus large participation des masses à la politique — sont difficiles à comprendre et ne rentrent pas dans les formes routinières du démocratisme parlementaire. Un monde nouveau, le monde du socialisme, se lève devant nous, sous les traits de la République soviétiste. Et qu'y a-t-il d'étonnant à ce que ce monde ne naisse pas tout prêt, ne sorte pas tout armé, comme Minerve, de la tête de Jupiter? Mais voici pourquoi nous sommes tous si profondément sûrs que les malheurs auront beau tomber sur notre République des Soviets, elle *reste invincible*. Elle reste invincible, car chaque coup que nous porte l'impérialisme furieux, chaque défaite que nous subissons de la part de la bourgeoisie internationale, soulève des couches toujours plus nouvelles d'ouvriers et de paysans pour la lutte et, les instruisant au prix des plus grands sacrifices, les aguerrissant, *forme les masses à un héroïsme nouveau*... Nous jouons notre mise sur l'inévitabilité de la révolution internationale, mais cela ne veut nullement dire que nous misions comme des imbéciles sur l'inévitabilité de la

révolution dans une durée courte et *déterminée*. Nous avons vu deux grandes révolutions, en 1905 et en 1917, dans notre pays, et nous savons que les révolutions ne se font ni sur commande ni sur entente... Néanmoins, nous avons la ferme conviction que nous ne pouvons être vaincus, car l'humanité ne se laissera pas briser par le massacre impérialiste : elle en triomphera au contraire. Et c'est notre pays à nous qui, le premier, a arraché de son pied la chaîne de l'impérialisme... Nous avons levé devant le monde entier l'étendard de la lutte pour le renversement complet de l'impérialisme. Nous nous trouvons dans une citadelle assiégée, tant que d'autres troupes de la révolution socialiste internationale ne sont pas venues à notre secours. Mais ces détachements existent, ils sont plus nombreux que les nôtres, ils mûrissent, ils s'accroissent, ils se consolident à mesure que se prolongent les horreurs de l'impérialisme. Les ouvriers rompent avec les social-traitres de leurs pays, les Gompers, les Renner. Les ouvriers vont, lentement mais sûrement, vers la tactique communiste et bolcheviste, vers la Révolution prolétarienne qui, seule, est en état de sauver la civilisation menacée et l'humanité en péril. *En un mot, nous sommes invincibles, comme la Révolution universelle du prolétariat elle-même.* (Lénine, *Lettre aux ouvriers américains*, conclusion.)

Entendez-vous cet *accent*, ce *ton*, cette simplicité émouvante dans l'énoncé d'une conviction forte, ardente et impérieuse, cette Foi désormais inébranlable dans le succès de la Révolution prolétarienne? Jamais homme n'avait encore eu cette Foi, à ce degré de fermeté et de simplicité héroïques. La voix de Lénine, rompant avec tous les *pédants* et tous les *ennuqués* de la II^e Internationale, a retenti — simple, rude et d'un timbre inoubliable; et voici les masses prolétariennes, que tous nos *avocats* et *ministres de Roi* avaient endormies, qui se réveillent et se remettent en marche sur la grande route de la Révolution un moment délaissée. *Lénine a vaincu Napoléon* — l'hydre impérialiste est frappée à mort, l'aigle noir et l'aigle blanc ont eu la tête fracassée; mais l'aigle, qui, depuis un siècle « *planait aux voûtes éternelles* », que Waterloo ni Sedan n'avaient pu vraiment toucher, — l'aigle napoléonien, lui aussi, a été atteint, et « un grand coup de vent lui a cassé les deux ailes » — du vent puissant d'Orient, suscité par le *gars* Lénine, « le gars le plus honnête qui ait encore paru sur la terre ». EDOUARD BERTH.



AMOK

ou

Le Fou de Malaisie

(Suite¹)

De nouveau le verre cliqueta légèrement dans l'obscurité; et puis la voix devint plus animée.

« Ce n'est pas que je veuille m'excuser, me justifier, m'innocenter... mais sans cela vous ne comprendriez pas... Je ne sais si j'ai été ce qu'on peut appeler un homme de bien, mais... mais je crois que j'ai toujours été secourable. Dans la vie de misère que l'on menait là-bas, la seule joie que l'on eût, c'était, grâce à la poignée de science qu'on avait emmagasinée dans son cerveau, de pouvoir sauver l'existence de quelque être vivant... c'était là une sorte de joie divine... Réellement, les plus belles heures étaient quand un garçon de race jaune, blanc et bleu de peur, le pied enflé par une morsure de serpent, venait à moi, en hurlant déjà qu'il ne fallait pas lui couper la jambe, et que je parvenais à le sauver. J'ai fait des lieues et des lieues, quand quelque femme était alitée, en proie à la fièvre; alors aussi j'ai fait ce que venait de me demander cette étrangère, et même déjà, lorsque j'étais encore en Europe, là-bas, à la clinique de la Faculté. Mais là, au moins, on sentait que cet être avait besoin de vous; là on savait qu'on

sauvait quelqu'un de la mort ou du désespoir, et, précisément, pour pouvoir aider les autres, il faut avoir soi-même ce sentiment que les autres ont besoin de vous.

« Mais cette femme — je ne sais pas si je pourrai vous décrire cela — elle m'irrita, elle m'inquiéta depuis le moment où elle était venue chez moi comme une simple visiteuse; elle m'incita, par son orgueil, à lui résister; elle excita — comment puis-je dire cela? — elle excita à lui tenir tête tout ce qu'il y avait en moi de contenu, de caché et de mauvais. J'étais fou de voir qu'elle jouait à la lady et qu'elle négociait avec un sang-froid hautain une affaire où il s'agissait de vie ou de mort... Et puis... puis... enfin on ne devient pas enceinte en jouant au golf... je savais... c'est-à-dire j'étais forcé, tout à coup, de me rappeler — et voilà la pensée folle dont je parlais tout à l'heure — de me rappeler avec une terrifiante netteté que cette femme glacée, pleine d'orgueil et de froideur, et qui fronçait durement les sourcils sur ses yeux d'acier, lorsque je la regardais avec inquiétude... ou presque sur la défensive; j'étais forcé de me rappeler que, deux ou trois mois auparavant, elle s'était, entre les bras d'un homme, roulée dans un lit, nue comme une bête et peut-être râlant de plaisir, leurs corps s'étreignant comme deux lèvres.

(1) V. nos 64 et 65. — Un voyageur découvre, la nuit, sur un paquebot un passager étrange qui lui conte son histoire: médecin dans une station perdue de Malaisie, il reçoit brusquement la visite d'une dame qui vient exiger de lui qu'il mette fin à sa grossesse.

Voilà la pensée brûlante qui me saisit, tandis qu'elle me regardait si arrogamment, avec une froideur si hautaine, tout comme un officier anglais... et alors mon être n'eut plus qu'un désir... et je fus obsédé par l'idée de l'humilier... à partir de cet instant, je vis à travers sa robe son corps nu... à partir de cet instant, je n'eus plus que la pensée de la posséder, de presser ses dures lèvres gémissantes, de sentir cette orgueilleuse, cette âme glacée, vaincue par la volupté tout comme l'avait sentie vaincue l'autre, cet autre que je ne connaissais pas. C'est cela... cela que je voulais vous expliquer... C'est la seule fois, où, malgré ma déchéance, j'aie jamais cherché à abuser de ma situation de médecin... et ce n'était pas de la lascivité, de la luxure, de la sexualité, non, vraiment non... sinon, je l'avouerais fort bien... c'était uniquement le désir de maîtriser cet orgueil... de le maîtriser en homme que j'étais... Je vous ai dit déjà, il me semble, que les femmes orgueilleuses et froides en apparence, ont toujours exercé leur emprise sur moi, mais maintenant, il y avait, en outre, ce fait que je vivais ici depuis sept ans sans avoir eu, depuis, une femme blanche, et que je ne connaissais pas de résistance... car les filles d'ici, ces petites bêtes gracieuses et gazouillantes, tremblent de respect quand un blanc, « un monsieur », les prend... elles deviennent toute humilité ; elles sont toujours accueillantes, toujours prêtes à servir, avec un doux sourire ressemblant à un gloussement... c'est précisément cette soumission, cette servilité qui vous gâtent le plaisir. Vous comprenez maintenant, quel effet renversant cela produisit sur moi lorsque soudain je vis arriver une femme, remplie d'orgueil et de haine, dissimulée jusqu'au bout des ongles, et en même temps vibrante de mystère et chargée d'une récente passion... lorsqu'une pareille femme entre insolemment dans la cage d'un pareil homme, d'une bête humaine si isolée, si affamée, si retirée du monde... Cela, cela, je n'ai voulu vous le dire que pour que vous puissiez comprendre le reste... ce qui se produisit ensuite. Donc... plein de je ne sais quel mauvais désir, empoisonné par la pensée de la voir nue, sensuelle et s'abandonnant à la passion, je me ramassais sur moi-même et je feignis l'indifférence :

— Douze mille florins?... dis-je froidement. Non, pour cela je ne le ferai pas.

Elle me regarda, un peu blême. Elle devinait que le désir d'argent n'était pour rien dans cette résistance. Mais, malgré cela, elle ajouta :

— Qu'exigez-vous donc ?

Je laissai de côté le ton de la froideur et je dis :
— Jouons cartes sur table. Je ne suis pas un commerçant... je ne suis pas le pauvre apothicaire de *Roméo et Juliette* qui vend son poison pour un or infâme. Je suis plutôt le contraire d'un commerçant... ce n'est pas de cette façon que vous obtiendrez l'accomplissement de votre désir.

— Vous n'acceptez donc pas ?

— Pas pour de l'argent.

Une seconde de silence absolu régna entre nous. Silence si complet que, pour la première fois, je l'entendis respirer.

— Que pouvez-vous donc désirer d'autre ?

Maintenant je me laissai aller à parler sans contrainte.

— Je désire d'abord que vous... que vous me parliez non comme à un épicier, mais comme à un homme. Que, si vous avez besoin d'assistance, vous ne... vous ne mettiez pas, aussitôt, en avant votre honteux argent... mais que vous priiez... l'homme que je suis de vous aider, de vous aider, vous aussi être humain... Je ne suis pas seulement médecin, je n'ai pas seulement des « heures de visite »... il y a aussi pour moi d'autres heures... peut-être êtes-vous arrivée à une de ces heures-là...

Pendant un instant elle se tait. Puis elle incurve très légèrement sa lèvre, tressaille et dit très vite :

— Donc, si je vous priais... vous le feriez ?

— Vous voulez encore faire une affaire : vous ne voulez prier qu'après avoir ma promesse. Il faut d'abord que ce soit vous qui m'imploriez, puis je vous répondrai.

Elle dresse la tête comme un cheval fougueux. Elle me regarde coléreusement.

— Non, je ne vous prierai pas. Plutôt périr.

Alors la colère me saisit, une colère rouge, une colère insensée.

— Eh bien ! puisque vous ne voulez pas me prier, c'est moi qui vais l'exiger. Je crois que je n'ai pas besoin d'être plus précis. Vous savez ce que je désire de vous. Après, après je vous aiderai »

« Pendant un instant, elle me regarda fixement. Puis — oh ! je ne peux pas, je ne peux pas dire combien ce fut atroce — puis ses traits se tendirent et puis... elle éclata de rire... elle me rit au visage avec une expression de mépris indicible, avec un mépris qui, pour ainsi dire, me foudroya... tout en m'enivrant... Ce fut comme une explosion si brusque, si violente, déchaînée par une force si monstrueuse — ce rire méprisant — que je... que j'aurais pu m'abattre sur le sol et lui baiser les pieds. Cet état ne dura en moi qu'une seconde... ce fut comme un éclair, et j'avais le feu dans tout le corps... Elle s'était déjà tournée de l'autre côté et elle se dirigeait rapidement vers la porte.

« Inconsciemment, je m'apprêtais à courir après elle... pour m'excuser... pour la supplier... ma force n'était pas toute anéantie... mais elle se retourna, encore une fois, et me dit, ou plutôt m'ordonna :

— Ne vous avisez pas de me suivre ou de vous occuper de moi... Vous le regretteriez.

« Et déjà la porte claquait derrière elle. »

Il y eut de nouveau une hésitation... De nouveau un silence... De nouveau on n'entendait plus que l'éternel bruissement de la mer, comme si c'était le

clair de lune qui courût sur les flots. Enfin la voix reprit :

« La porte claqua brusquement... mais moi, je restai sur place, immobile... Son ordre m'avait hypnotisé... je l'entendis descendre l'escalier, fermer la porte... j'entendais tout, et toute ma volonté se tendait vers elle... afin de... je ne sais quoi... afin de la rappeler, de la battre ou de l'étrangler, mais de toute façon mon esprit courait après elle... courait derrière elle... et pourtant je ne pouvais pas... mes membres étaient comme paralysés par une décharge électrique... j'avais été frappé, frappé jusqu'aux moelles, par l'éclair impérieux de ce regard... Je sais que ce ne sont pas des choses à expliquer ni à raconter... cela peut paraître ridicule, mais le fait est que je restai là immobile... il me fallut des minutes, peut-être cinq, peut-être dix minutes avant de pouvoir bouger de l'endroit où j'étais... »

« Mais à peine eus-je remué un pied, j'étais déjà plein d'ardeur et de vitesse... en un clin d'œil je fus en bas de l'escalier... Elle ne pouvait qu'avoir suivi la route qui mène à la résidence administrative... je me précipite vers la remise pour prendre ma bicyclette, mais je vois que j'ai oublié la clef ; alors je crève la cloison, dont les bambous volent en éclats avec un craquement... je bondis sur la bicyclette et je m'élançai sur ses traces... il faut que... il faut que je la rejoigne avant qu'elle ait atteint son automobile... il faut que je lui parle.

« La poussière de la route s'élève autour de moi... c'est maintenant seulement que je remarque combien longtemps j'ai dû rester immobile, là-haut, tout à l'heure... Là-bas, au détour de la forêt, tout de suite avant la station, je l'aperçois, se hâtant, d'un pas raide et droit, accompagnée du boy... Mais elle aussi, sans doute, m'a vu, car la voilà qui parle au boy et qui, celui-ci restant en arrière, continue son chemin toute seule. Que veut-elle faire ? Pourquoi veut-elle être seule ?... Veut-elle me parler sans qu'il entende ?... Avec une fureur aveugle je pédale à toute allure... Soudain quelque chose se met en travers de ma route... le boy... c'est à peine si j'ai le temps de faire dévier ma bicyclette, et me voilà par terre.

« Je me relève en proférant des jurons... malgré moi, je lève le poing pour assommer le butor, mais il s'écarte de moi... Je redresse ma bicyclette pour y remonter... mais le drôle me vient au-devant, saisit la roue et s'écrie, dans un anglais misérable :
« *You remain here.* »

« Vous n'avez pas vécu sous les tropiques... Vous ne savez pas quelle insolence c'est quand un jaune, un coquin de cet acabit, saisit la bicyclette d'un blanc, d'un « monsieur » et lui ordonne, au « monsieur », de rester là. Pour toute réponse, je lui envoie mon poing au visage... il chancelle, mais tient encore solidement ma machine... ses yeux, ses yeux étroits et peureux, sont grands ouverts, dans

une angoisse d'esclave... mais il tient ma machine, la tient avec une fermeté diabolique... « *You remain here* », balbutie-t-il encore une fois. Par bonheur, je n'avais pas de revolver, sinon je l'aurais abattu sur l'heure. « Loin d'ici, canaille », me bornai-je à lui dire. Il me regarde plein d'humilité, mais ne lâche pas la machine. Je lui donne encore un coup sur le crâne, il ne lâche toujours pas. Alors la rage me prend... je vois qu'elle est déjà loin, qu'elle est peut-être déjà partie... et je décoche au jaune, sous le menton, un coup de poing de boxeur professionnel. Si bien qu'il va rouler à quatre pas. Maintenant ma bicyclette est libre... mais à peine y suis-je dessus qu'elle ne peut plus marcher... au milieu de la lutte, le guidon s'est faussé... Mes mains fiévreuses cherchent à le redresser... Je n'y réussis pas... Voilà, je lance ma bicyclette en travers du chemin, à côté du coquin qui se relève tout sanglant et qui va à l'écart... Et puis, non, vous ne pouvez pas vous rendre compte combien cela est ridicule, là-bas, aux yeux de tous, quand un Européen... mais je ne savais plus ce que je faisais... je n'avais plus qu'une seule pensée : la suivre et la rejoindre... je me mets à courir, à courir comme un fou, le long de la route, en passant devant les huttes où la canaille jaune se pressait, étonnée, devant un spectacle pareil : voir un blanc, voir le docteur courir.

« J'arrivai à la résidence trempé de sueur... Ma première question fut : « Où est l'auto ? » Elle venait de démarrer... Les gens me regardent avec stupéfaction ; il doit leur sembler que j'ai perdu la raison, à me voir ainsi arriver mouillé et malpropre et vociférant ma question, avant même de m'arrêter... Là-bas, sur la route, je vois tourbillonner en blanc la fumée de l'auto... Elle a réussi... réussi, comme toute chose doit réussir à la dureté, à la dureté inflexible de ses calculs...

« Mais il ne sert à rien de maudire... Dans les tropiques, rien ne reste secret parmi les Européens... on se connaît de l'un à l'autre ; tout devient un événement... Ce n'est pas pour rien que son chauffeur est resté pendant une heure dans le bungalow du gouverneur... au bout de quelques minutes je sais tout... je sais qui elle est... qu'elle habite là-bas, à la Capitale, à huit heures de chemin de fer d'ici... que c'est... disons la femme d'un gros commerçant, qu'elle est énormément riche, distinguée, une Anglaise... je sais que son mari est depuis cinq mois en Amérique et qu'il doit rentrer ces jours-ci pour l'emmener en Europe...

« Mais — et cette pensée me brûle les veines comme un poison — mais dans deux ou trois mois au plus tard elle peut accoucher...

« Jusqu'à présent, j'ai pu encore vous faire tout comprendre... peut-être, tout bonnement, parce que jusqu'à ce moment-là je me comprenais encore moi-même... et que, comme médecin, j'avais pu toujours

établir un diagnostic de mon propre état. Mais à partir de ce moment, je fus saisi comme par la fièvre... je perdis tout contrôle sur moi-même... ou plutôt je savais bien que tout ce que je faisais était insensé, mais je n'avais plus aucun pouvoir sur moi. Je ne me comprenais plus moi-même... Je n'avais plus qu'une idée fixe : atteindre mon but... D'ailleurs, attendez... peut-être, malgré tout, pourrai-je encore vous faire comprendre... Savez-vous ce que c'est que l'amok ?

— Amok ?... je crois me souvenir... c'est une espèce d'ivresse chez les Malais.

— C'est plus que de l'ivresse... c'est de la folie, une sorte de rage humaine, littéralement parlant... une crise de monomanie meurtrière et insensée, à laquelle aucune intoxication alcoolique ne peut se comparer. Moi-même, au cours de mon séjour là-bas, j'ai étudié quelques cas, — lorsqu'il s'agit des autres on est toujours perspicace et très positif, — mais sans que j'aie pu jamais découvrir l'effrayant secret de leur origine... La cause en est, sans doute, dans le climat, dans cette atmosphère dense et étouffante qui oppresse les nerfs comme un orage, jusqu'à ce qu'ils finissent par éclater... Donc l'amok..., oui, l'amok, voici ce que c'est : un Malais, n'importe quel brave homme plein de douceur, est en train de boire paisiblement, son breuvage... il est là, apathiquement assis, indifférent et sans énergie... tout comme j'étais assis dans ma chambre... et soudain il bondit, saisit son poignard et se précipite dans la rue... il court tout droit devant lui, toujours devant lui, sans savoir où... Ce qui passe sur son chemin, homme ou animal, il l'abat avec son kris, et l'odeur du sang le rend encore plus violent... Tandis qu'il court, la bave lui vient aux lèvres, il hurle comme un possédé... mais il court, il court, il court toujours, sans rien voir de ce qu'il y a ni à sa droite ni à sa gauche, courant toujours en poussant son cri perçant et tenant à la main, dans cette course épouvantable, son kris ensanglanté... Les gens des villages savent qu'aucune puissance au monde ne peut arrêter celui qui est en proie à cette crise de folie sanguinaire... et, quand ils le voient venir, ils vocifèrent, du plus loin qu'ils peuvent, le sinistre avertissement : « Amok ! Amok ! » et tout s'enfuit... Mais lui, sans entendre, poursuit sa course ; il court sans rien voir et continue de tuer tout ce qu'il rencontre... jusqu'à ce qu'on l'abatte comme un chien enragé ou qu'il s'affaisse anéanti et tout écumant...

« Un jour j'ai vu cela, de la fenêtre de mon bungalow... c'était horripilant... et parce que je l'ai vu, je me comprends moi-même en ces heures-là... car c'est ainsi, exactement ainsi, avec ce regard terrible dirigé droit devant moi, sans rien voir de ce qu'il y avait à droite ni à gauche, sous l'empire de cette folie que je me précipitai... derrière cette femme... Je ne sais plus comment je fis, tout se déroula si furieusement, avec une rapidité telle-

ment insensée... Dix minutes après, non cinq, non deux... dès que je sus tout d'elle : son nom, sa demeure, sa situation, je retournai chez moi en grande vitesse sur une bicyclette empruntée hâtivement, je jetai un complet dans une malle, je pris de l'argent et je filai en voiture à la station du chemin de fer... je filai sans annoncer mon départ au chef de district... sans me faire remplacer, en laissant la maison en plan et ouverte à tout le monde... Les domestiques m'entouraient, les femmes s'étonnaient et me questionnaient, je ne répondais pas, je ne me retournais pas... je filais à la gare et roulais vers la ville par le premier train... En tout, une heure après l'entrée de cette femme dans ma maison, j'avais jeté mon passé par-dessus bord et je me précipitais dans le vide, comme un amok... (2).

« Je courais droit devant moi, la tête contre la cloison du compartiment... à six heures du soir j'arrivais... à six heures dix je me trouvais chez elle et me faisais annoncer... C'était, vous le comprenez, l'acte le plus stupide que je pusse commettre. Mais l'amok a les yeux troubles, il ne voit pas où il se précipite... Au bout de quelques minutes, le domestique revint... et, sur un ton poli et froid..., il me déclara que Madame n'était pas bien et ne pouvait pas me recevoir...

« Je sortis en titubant... Une heure durant, je fis le tour de la maison, possédé par l'absurde espoir qu'elle viendrait peut-être me chercher... Puis je pris une chambre à l'Hôtel du Rivage et me fis monter deux bouteilles de whisky... celles-ci et une double dose de véronal vinrent à mon aide... je m'endormis enfin d'un sommeil trouble et agité, unique pause dans cette course entre vie et mort.

(A suivre.)

STEFAN ZWEIG.

(Traduit par Alzir Hella et O. Bournac.)

(2) Amok, nom d'un état pathologique particulier aux Malais caractérisé par des hallucinations visuelles et des impulsions homicides, désigne aussi la personne qui se trouve dans cet état.

Dans son prochain n°

CLARTÉ publiera

la suite des Chroniques sur la Vie

Intellectuelle en Russie des Soviets

MAYAKOVSKY

par Victor SÉRGE

Les Intérêts et la Sottise



Une vision de la Conférence de Genève par notre camarade George Grosz.

FORDISME

Le « Fordisme » est considéré aux Etats-Unis comme le dernier mot de la réussite capitaliste. Il y a vingt ans, Henry Ford était un pauvre mécanicien. Aujourd'hui, il a plus de revenus que n'importe quel autre Américain. Son ascension fabuleuse vers la richesse et la puissance peut se rattacher à trois causes essentielles :

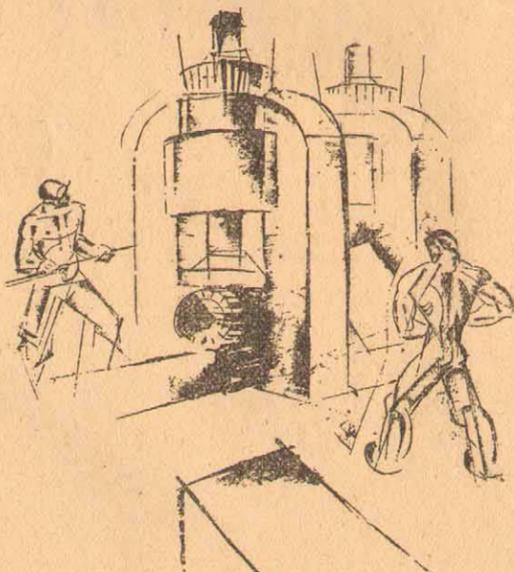
1° Ford a imaginé une automobile que de simples ouvriers et fermiers pouvaient acquérir. Ces brevets se rapportant à ce type d'automobile sont la base même de sa fortune ;

2° Ford a le génie d'un homme d'affaires organisateur ;

3° Il commande en maître, en dictateur.

Inutile de discuter les qualités pratiques de la voiture Ford. Elle est relativement bon marché, et elle « gaze ». On trouve des Ford d'occasion à partir de 75 dollars. Une Ford neuve de tourisme coûte environ 450 dollars (c'est-à-dire ce qu'un maçon de New-York ou de Chicago gagne en six semaines). Ford peut vendre jusqu'à 350.000 autos par mois, ce qui donne une bonne idée de la clientèle qu'il touche.

Ford est un génie des affaires. Il « sent » l'organisation comme un peintre sent la couleur. Ses ateliers



(Dessin de Hugo Celler.)



(Dessin de Hugo Celler.)

de Détroit sont une merveille de perfection mécanique. Partout où il est possible, une machine remplace un homme, et partout où un homme est nécessaire il est littéralement embrayé dans une machine, de telle manière que c'est toujours la machine qui rythme le travail et non pas l'homme. De plus, la spécialisation est si parfaite que chaque ouvrier ne fait qu'une seule chose et la recommence indéfiniment, si bien que cela devient chez lui une habitude ! Il perce un trou dans un pignon ou accomplit quelque autre opération à chaque tour de sa machine. Sa machine fait partie d'une longue file qui s'étend tout au long d'un atelier. Le pignon arrive vers lui le long d'une glissière, venant de la machine précédente ; il le saisit de la main droite, le perce, le reprend de la main gauche, il le jette dans une glissière qui l'envoie à la machine suivante, puis saisit un autre pignon de la main droite, le perce et ainsi de suite pendant huit heures mortelles. Vous étonnez-vous qu'un de mes amis, qui travaille dans cette usine, m'ait dit :

« Je passe chaque jour huit heures dans une colonie pénitentiaire ! »

Le summum de l'organisation de Ford est l'atelier de montage. Au bout du vaste hall, se trouve une chaîne sans fin avançant de huit pieds à la minute. Tout le long de cette chaîne (environ 100 mètres), se trouvent réparties en piles les pièces nécessaires au montage d'une voiture Ford, à moins que des glissières



(Dessin de Hugo Celler.)

ne les fassent descendre de l'étage supérieur. Deux ouvriers apportent une suspension avant et un pont arrière et les fixent au châssis. Celui-ci est alors attaché à la chaîne sans fin et, à mesure qu'il avance à raison de huit pieds à la minute dans l'atelier de montage, des ouvriers, qui se tiennent prêts, y ajoutent toutes les pièces nécessaires. Ici se trouve un homme qui a pour fonction de monter les roues. Un moyeu avant arrive à la hauteur de son genou. Il se baisse, dévisse l'écrou, prend sur une glissière une roue avant, la met en place, resserre l'écrou ; pendant ce temps, le moyeu arrière est arrivé à sa hauteur (45 secondes) ; aussitôt, il dévisse, prend une roue, la fixe, revisse, et, pendant cette opération, le moyeu avant de la voiture suivante est arrivé, si bien qu'il lui faut immédiatement recommencer la même série de gestes qu'il répétera ainsi environ soixante fois par heure tout le long de la journée.

Chaque montage est vérifié avec soin, si bien que chacun des ouvriers donne son rendement maximum ; il n'y a pas de flottement. Il n'est pas plus facile pour un ouvrier de flâner dans son travail que pour un moyeu de s'arrêter dans un engrenage. Lui aussi est un moyeu dans un engrenage, et tout le mécanisme est actionné par la chambre des machines.

Ford paye de bons salaires, bien qu'ils ne soient pas supérieurs à ceux que l'on gagne dans les autres ateliers où l'on fait le même travail ; mais, dans ses usines, il y a moins de chômage. Il y a une grande raison pour aller travailler chez Ford : il y a toujours du travail.

Toutes sortes de secours aux ouvriers ont été organisés. On les aide à acheter leur maison : ils sont secourus en cas de maladie ; ils ont des douches dans les ateliers. Ils sont traités aussi bien (et même mieux) qu'un fermier ne traite ses chevaux et son bétail, mais ils ne sont que chevaux et bétail — rien de plus.

Henry Ford est le dictateur des usines Ford. Lui et son fils possèdent tout le capital de l'entreprise. Personne d'autre n'a droit de parler tant qu'on ne lui adresse pas la parole. Les Ford décident des affaires. Ils ont 100.000 hommes et femmes sur leurs listes de caisse, qui font ce que Ford leur commande de faire, ou bien n'ont qu'à s'en aller.

Il n'y a pas de syndicats dans les usines Ford. L'au-

tre semaine, je causais avec un ami qui travaille comme mécanicien dans un des ateliers Ford.

— Y a-t-il d'autres hommes que vous qui soient syndiqués ? lui ai-je demandé.

— Oui, répondit-il, il y en a trois sur environ quatre cents, et ces trois-là le gardent pour eux, je vous prie de le croire !

J'ai connu autrefois un homme qui essaya d'organiser les ouvriers d'un atelier chez Ford. Dès que la direction prit vent de l'affaire, elle ferma tout l'atelier. Ensuite, un par un, les ouvriers sûrs furent réembauchés. Aucun des militants ne retrouva son travail.

Des brevets sur une marchandise réclamée partout, le génie d'organiser les machines et d'actionner les êtres humains, enfin un pouvoir dictatorial, auprès duquel l'amiral Horthy et Mussolini font figure de poupées de cire, voilà l'essence même du « fordisme ».

Bien entendu, il y a encore quantité d'autres choses. L'énorme puissance d'achat du consommateur américain y est pour beaucoup. De même les immenses étendues des Etats-Unis d'Amérique, qui rendent si nécessaire un moyen mécanique de transport. Mais, au total, le succès de Henry Ford repose sur son monopole breveté et son génie naturel d'organisateur et d'exploiteur. Le « fordisme » est la soumission complète de l'homme à la machine : c'est l'esprit humain s'engloutissant dans un moteur à explosion.

SCOTT NEARING.

Pour conserver vos numéros de Clarte

Sur la demande de nos lecteurs, nous remettons en vente à CLARTE pour ceux qui désirent conserver soigneusement les numéros de notre revue en collection des reliures mobiles Clio.

Cette reliure comporte une solide couverture en carton aussi robuste et aussi artistique que n'importe quelle autre reliure. Le dos en pégamoïd est doublé d'une forte toile rigide. Chaque numéro est fixé en haut et en bas à cette toile au moyen de deux longues tiges d'acier formant crochet à ressort sur la toile et s'appliquant à plat par le milieu du numéro. Chaque numéro, au fur et à mesure de sa parution, est placé dans la reliure en quelques secondes SANS SUBIR AUCUNE PERFORATION au moyen de ces deux tiges d'acier ; il s'en retire avec autant de facilité. A la fin de l'année la collection entière se trouve ainsi reliée d'elle-même.

Avec cette reliure qui porte au dos en lettres dorées l'inscription CLARTE, vous aurez toujours vos numéros de la revue classés en ordre et en parfait état. Prix : 10 fr. Franco : 11 fr. 50.

II -- Les Monts du Forez

Nous rappelons à nos lecteurs des campagnes que chacun d'eux doit prendre sa part de ce grand travail collectif. Région par région, ils recevront des circulaires leur indiquant comment ils pourraient le mieux collaborer à ce bilan de la France paysanne.

Le département du Puy-de-Dôme peut se subdiviser en deux parties au point de vue agricole : Régions de plaines et régions montagneuses.

Nous nous contenterons, pour notre part, de donner un aperçu de la vie agricole dans l'une de ces régions de montagnes : la vallée de l'Anse, incluse dans la région des monts du Forez.

La haute montagne

Cette région, toute de moyennes montagnes, se limite, pour le Puy-de-Dôme, à une dizaine de communes, groupées dans les deux cantons de Viverols et de Saint-Anthème. Celui-ci, dans sa partie la plus élevée, ne contient que peu de terres labourables. On ne cultive presque pas « la Montagne », vaste étendue à plus de 1.000 mètres d'altitude. L'été, les paysans s'y installent au nombre de deux par habitation dans les « chabanes » ou « jasseriers », avec de grands troupeaux de vaches laitières qui paissent en toute liberté la bruyère sauvage, au parfum de lavande et de thym.

Ces « chabanes » sont, pour la plupart, de misérables chaumières, comprenant seulement : l'étable, partie principale, et une autre pièce servant de cuisine et de chambre à coucher aux deux habitants. Ceux-ci sont ravitaillés chaque semaine, car dans cette montagne, à 10 et jusqu'à plus de 20 kilomètres au nord de Saint-Anthème, il est impossible de trouver nulle habitation autre que ces chaumières isolées les unes des autres par plusieurs kilomètres. Les voies de communications sont inconnues, dans la partie la plus élevée. La route ne va pas à plus de 10 kilomètres après Saint-Anthème. Et, pour arriver au point culminant, au pic de « Pierre-sur-Haute », il n'y a que de petits sentiers étroits et grimpants dans la lande sauvage.

Jusqu'à l'automne, les vaches restent sur la montagne. Les deux gardiens, le plus souvent des femmes, s'occupent toute la journée aux travaux de laiterie. Et c'est par milliers que descendent, chaque semaine, les « fourmes » qui constituent, avec les jeunes veaux nés pendant la saison, à peu près toute la richesse de cette région. L'hiver, celle-ci est complètement abandonnée.

La route de Saint-Anthème, prolongée récemment, un peu plus haut dans cette montagne, permet aux pay-

sans de faucher et de descendre le foin des régions en bordure. Mais le manque de moyens de communications s'oppose toujours à une exploitation plus méthodique.

La vallée

Au-dessous de Saint-Anthème, la région s'étend en forme de triangle sur près de 20 kilomètres, jusqu'à Usson, dans la Loire, et Craponne, dans la Haute-Loire.

Les méthodes de culture sont à peu près unifiées dans ce rayon.

Les sommets montagneux sont boisés; les terres sont cultivées, au-dessous de 700 à 900 m. d'altitude.

Toute cette région est identique aux points de vue : exploitation agricole, habitation, évolution nouvelle, répercussion de la guerre, conditions des vies actuelles, etc... La vie économique et sociale est la même.

Pour plus de facilité et en raison de cette ressemblance, nous bornerons nos observations à la commune de Saillant, située à mi-chemin entre Saint-Anthème et Usson.

Le mode d'exploitation des terres n'a pas varié beaucoup. Pendant la guerre, et un ou deux ans après, beaucoup de terres sont restées en friche, faute de main-d'œuvre. Très peu ont été cultivées, par la suite. Elles se sont boisées et le bois ayant une grande valeur, on ne les a pas cultivées. Cependant, il y a tendance à remettre en état celles qui semblent être trop longues à fournir du bois, prêt à être exploité. Car l'abattage des arbres, des pins et sapins, est très actif. On coupe partout, petits et gros. L'argent tante les propriétaires, une soif d'argent qui devient de plus en plus grande à mesure que la vie chère augmente et que les impôts suivent le même chemin. On fait argent de tout ce qui est capable d'en rapporter.

L'ensemencement en céréales, seigle et avoine surtout, a augmenté dans de notables proportions, depuis que le pain est devenu de plus en plus cher. La commune ne se suffit pourtant pas et elle est obligée de faire appel au froment des plaines du Forez et de la Limagne. La culture des pommes de terre a augmenté aussi, le colza est aujourd'hui cultivé par chaque paysan qui en récolte pour son usage. Il n'y a pas de champs incultes. Il y a pénurie de terres. Dans certains villages, même, on défonce des prairies naturelles de faible rapport pour les ensemer. Depuis la guerre, on fait usage, mais en petite quantité, des engrais chimiques. Mais leur prix élevé interdit d'en généraliser l'usage.

Le morcellement de la propriété, après s'être ralenti avant 1914, semble être arrêté définitivement. Il y a tendance au regroupement en grandes étendues. Dans les héritages, où l'on morcelait chaque champ en autant de parts qu'il y avait d'héritiers, on n'opère plus de la même façon. Chaque champ, en entier, est inclu dans un lot et l'égalité se fait, le plus souvent, par un apport financier. Depuis la guerre, également, les procédés de routine semblent disparaître, lentement. On fait usage de machines agricoles (faucheuses, batteuses mécaniques). La raison en est : 1° le manque de main-d'œuvre; 2° l'avance qui en résulte; 3° l'idée du mécanisme qui se propage parmi les éléments jeunes, qui, pour la plupart, ont presque tous travaillé dans les grandes usines.

Etat de la population

La population de la commune de Saillant, et celle de toute la région, a diminué sensiblement depuis le début du siècle.

Causes : 1° L'exode des jeunes vers les villes a été s'accroissant chaque année.

Mais les années qui ont suivi la fin de la guerre ont vu s'accroître l'émigration. Dans une petite commune comme Saillant (800 habitants), c'est par dizaine, chaque année, que s'en vont les jeunes gens. La proche région industrielle de la Loire, avec laquelle se font toutes les opérations économiques du canton de Viverols (Saint-Anthème voisine surtout avec Montbrison, Viverols avec Saint-Etienne et ses centres environnants), la région stéphanoise attire plus des trois quarts de la jeunesse paysanne. Les garçons, à 17 et 18 ans, quittent la ferme pour l'usine, la mine; quelques-uns pour la Compagnie P.-L.-M. L'été, ils reviennent parfois aider leurs parents, à l'époque des grands travaux des fenaisons et des moissons. Les uns viennent prendre femme au pays, mais ne s'y établissent pas. D'autres, et ils sont assez nombreux chez les dernières classes qui ont fait la guerre, se marient en ville.

Les jeunes filles quittent aussi la campagne, quoique moins nombreuses que les garçons (un quart pour trois quarts à peu près) et s'en vont se placer comme servantes le plus souvent. Mais, en général, elles choisissent plutôt la région lyonnaise, quoique plus éloignée. Quelques-unes même ne dédaignent pas la capitale. Presque toutes se marient dans leur nouvelle cité et bien peu reviennent au pays, sauf le cas où elles épousent un jeune homme de leur pays, travaillant dans la même ville.

Les hommes reviennent tous, pour la plupart, à leur village, sur leurs vieux jours; les uns avec une petite retraite, d'autres avec leurs économies et s'établissent dans une petite ferme. Depuis la guerre, ce retour des vieux ménages devient de plus en plus évident : (mauvaise santé, usure par la ville, désir de repos). Ils cultivent qui, sa petite propriété, héritage de famille; qui, une propriété acquise. Les jeunes qui s'établissent

en ville ne perdent pas espoir de retour. Nombreux sont ceux qui achètent au pays un champ, un bois, pour placer leurs économies et créer, petit à petit, le domaine des vieux jours. Certains des anciens qui avaient vendu leur patrimoine, tentent aujourd'hui de le reconstituer afin de venir s'y établir. Quelques-uns, trompés par les mirifiques promesses des banques russes tsaristes, ont perdu la valeur de ce patrimoine, en le vendant pour placer les fonds sur les emprunts russes. N'ayant plus confiance, même en l'Etat français, ils cherchent tous à acquérir du terrain, certains qu'ils sont de n'en être pas frustrés.

D'ailleurs, même chez les paysans établis à demeure, existe ce sentiment de méfiance qui s'accroît de jour en jour. Tous cherchent à s'agrandir, à augmenter leur domaine. L'argent n'est prêté au gouvernement qu'autant qu'ils ne trouvent pas à l'employer matériellement.

Cet exode des jeunes vers la ville semble s'être stabilisé, après les grèves de 1920. Il est aujourd'hui régulier, mais n'atteint pas les proportions de 1919-20.

Un exemple caractéristique de l'émigration paysanne est fourni par le hameau d'Espinasse (15 maisons ou familles).

Trois familles complètes ont disparu, en ville, depuis cinquante ans.

Six familles habitant en ville pendant leur jeunesse sont revenues au village après quinze ou vingt ans. Depuis la guerre, une famille entière a quitté le village et quatre jeunes gens de 20 à 25 ans, sur six, habitent le hameau.

A cette forme d'émigration il convient d'ajouter l'émigration périodique, pendant la saison d'hiver. Quelques paysans, pendant cette saison, s'en vont à l'usine, ou en « campagne » pour l'abattage des bois (Est, Bresse, Jura), dans le but d'apporter un supplément de gain au ménage. Bien que cette émigration, après avoir cessé après-guerre, tende de reprendre, elle n'a pas la même ampleur qu'il y a vingt ans. Comparée à cinquante ans en arrière, on peut même dire qu'elle disparaît.

Les causes de cette émigration sont de deux sortes : les unes matérielles, les autres morales.

Causes matérielles : L'appât du gain journalier dans les usines; les journées moins longues; l'assurance d'un salaire régulier; pas de risques : pertes de bétail ou de récolte.

Causes morales : Changement de vie, distractions de la ville; meilleure nourriture; liberté relativement plus grande; désir de la nouveauté, etc...

Il faut dire que Saillant, au point de vue distraction, est sans attrait, situé à 8 kilomètres de la gare d'Usson. Les seuls lieux de plaisirs sont les « veillées », organisées par la jeunesse pendant l'hiver, chez les paysans où les couples dansent au son de vieux accordéons. On comprend que, dans ces conditions, les jeunes gens ne soient guère tentés par le pays natal.

2° *Cause de dépeuplement* : La diminution de la natalité depuis le début du siècle. Il y a cinquante ans,

(1) V. notre n° 64 : Alpes-Maritimes.

les familles, qui étaient généralement de 4, 5, 6 enfants et même au-dessus, ne sont plus que 2, 3 et 4 (au-dessus de 4 est une exception). Les jeunes ménages constitués au lendemain de la guerre n'ont qu'un ou même pas du tout d'enfant. La guerre, sur ce point, a ouvert bien des yeux et les paysans rudes, mais sensés, ne tiennent pas à faire des gosses pour les faire mitrailler à 20 ans.

3° Cause : *Le fort pourcentage des vieilles filles à marier.* En effet, la plus grande partie des jeunes garçons, partant pour la ville et s'y mariant en assez grand nombre, les jeunes filles sont forcément délaissées. Et beaucoup s'en vont à leur tour, vers la ville, dans l'espoir d'y trouver un mari. Cette absence d'éléments masculins, en raréfiant les mariages, contribue pour sa part au dépeuplement de la région.

Vie économique

La population n'a pas modifié sensiblement sa manière de vivre.

La répartition des habitations est restée telle qu'avant-guerre. Il n'y a pas de concentration particulière dans les vallées, ni d'introduction d'éléments étrangers dans la culture.

La construction des habitations a complètement cessé. Une seule maison s'est construite, en 1923. Quant aux vieilles maisons, elles ne sont plus guère réparées. Depuis 1914, on n'y a que très peu touché. Dans tous les hameaux, la presque totalité des maisons a besoin de grandes réparations. Le prix élevé de la main-d'œuvre et des matériaux nécessaires, empêche, en même temps, constructions et réparations. Aussi y a-t-il crise de logements, malgré la dépopulation. Les routes ont subi le même sort et sont toutes défoncées.

Par suite de l'émigration vers la ville des jeunes éléments, la main-d'œuvre est très rare, surtout à l'époque des grands travaux d'été, où le besoin est encore plus grand. Dans toute la commune, on ne trouve pas un seul ouvrier agricole. Ce sont les plus petits propriétaires, ceux qui n'ont pas assez de travail pour s'occuper continuellement chez eux, ou ceux qui ont leurs fils avec eux, qui prêtent main-forte à leurs voisins et ils se gênent beaucoup pour le faire. Cette année, à la fin d'août, il y a encore des prés qui n'ont pas été fauchés, un mois après la fin des fenaisons.

Le départ des jeunes conscrits pour l'armée aggrave encore cette crise de main-d'œuvre. Les quelques jeunes gens restés au pays sont surtout ceux qui peuvent le plus aider les cultivateurs (quand ils ont fini chez leur père). Un départ de 6 ou 7 soldats chaque printemps se fait rudement sentir dans une si petite commune (Ajoutez à cela les morts ou disparus pendant la guerre : 25, dont 20 habitaient le pays).

Mais l'élément le plus rare est, sans contredit, les jeunes bergers et vachers de 8 à 15 ans. Les années de guerre ont raréfié à l'extrême cette jeunesse qui ren-

dait de grands services pendant la belle saison. Les grandes personnes sont elles-mêmes obligées de garder leurs troupeaux et la crise du personnel en est accentuée. Il n'y a presque pas de petits domestiques dans la commune (à peine 1 sur 20 avant la guerre).

Cette crise de main-d'œuvre agricole est la principale cause de l'emploi des machines dans la culture. Une de ses plus grandes conséquences est que les bêtes (vaches en particulier) restent bien moins longtemps au pâturage, chaque jour.

Il y a pénurie aussi d'ouvriers professionnels (charpentiers, menuisiers, maçons). Ceux qui exercent ces professions sont tous de vieux cultivateurs ayant leur propriété à cultiver. Ils sont donc très pressés et ne peuvent se livrer à leur métier que l'hiver. Il n'y a guère de jeunes apprentis. Depuis la guerre, il n'y en avait plus eu du tout. Cette année, on peut en signaler deux (1 menuisier, 1 maçon). Mais souvent, leur métier appris, ces jeunes gens s'en vont aussi en ville et ne reviennent s'établir que sur leurs vieux jours. Un seul menuisier jeune s'est établi à Saillant, à la fin de la guerre.

Conditions d'existence

Elles se sont améliorées en même temps qu'elles sont devenues plus dures. Cette affirmation contradictoire est très exacte. Par suite du manque de personnel, le travail est devenu plus dur, l'été surtout. On se fatigue bien plus, car il faut, malgré le peu de bras, cueillir la récolte. Mais, par contre, on vit mieux ; la nourriture est plus abondante, plus riche. Les jeunes filles portent de la toilette le dimanche. Dans presque chaque maison, on consomme de la viande de boucherie et du pain blanc fréquemment, alors qu'avant-guerre ces denrées étaient des plats de fête. L'usage du vin est quotidien.

La raison en est : le prix élevé des produits que l'on vend (beurre, lait, veaux, etc.). L'été, les nombreux touristes sont une source de richesse, pendant les deux mois de vacances. En dehors de cette époque, les produits s'écoulent tous à Usson, d'où ils sont expédiés dans les régions industrielles de la Loire.

En même temps, si l'on vend cher et beaucoup, on achète bien plus chez les commerçants et l'on consomme davantage, ce qui, avant, aurait semblé du superflu. La soif de bien-être devient de plus en plus grande.

Mais en même temps, une soif d'argent sévit dans la contrée. Pour répondre aux achats chers, on veut vendre également cher et, pour cela, on modifie le genre de produits de la ferme. On n'élève plus guère de jeunes veaux, on les destine de préférence à la boucherie. On ne vend pas beaucoup de lait aux laiteries de Viverols et de Saint-Anthème, depuis que ce produit est acheté au poids. Les paysans, n'ayant pas d'appareils pour le peser et contrôler ainsi le laitier, ne veulent pas se laisser exploiter par ce dernier qui les trompe couramment. Ils achètent en grand

nombre des écrémeuses et vendent le beurre plutôt que le lait. Ils écoulent d'ailleurs facilement leurs produits à Usson, qui est le débouché de la région. Un service automobile relie cette ville à Saillant et les paysans ne vont plus à pied au marché comme auparavant. Ils ne craignent plus de déboursier le prix d'une place en auto, alors qu'ils rechignaient avant, pour le prix de cette même place en diligence.

Depuis deux ans, et toujours dans le but de faire argent, les paysans de Saillant prennent en garde des enfants de « L'œuvre stéphanoise de préservation de l'enfance contre la tuberculose ». Malgré les prix dérisoires offerts (50 fr. par mois) pour un enfant de 10 ans, on se les arrache. Mais tout le monde ne peut pas en avoir et ceux qui ne sont pas favorisés réclament des enfants des colonies de vacances pendant l'été. Il est vrai que les enfants de cette œuvre sont un palliatif à la crise de bergers citée plus haut, et rendent parfois, au moment des grands travaux, de petits services très appréciables.

Avant la guerre l'émigration des jeunes était moins grande. Les fils restaient à la ferme. Ceux qui étaient en surnombre, se louaient comme domestiques dans les fermes qui en avaient besoin. L'été, les enfants au-dessus de 10 ans étaient placés comme bergers (au détriment de l'école). Les adolescents, à 15 ans, apprenaient un métier qu'ils exerçaient le plus souvent au pays, quelquefois en ville ; ou bien ils restaient cultivateurs. Quelques-uns suivaient l'école pour avoir accès aux carrières de l'Administration (instituteurs surtout). Mais, depuis la guerre, aucun jeune homme n'a poursuivi ses études. (Cherté des classes et surtout désir de gagner de suite dans les usines.) Les jeunes filles, en dehors de l'aide à la ferme, s'adonnent, comme par le passé, à la confection de la dentelle. C'est ce qui fait qu'elles sont moins tentées que les garçons par la ville, quoiqu'elles soient honteusement exploitées par les commerçants en dentelles.

La vie sociale s'est quelque peu modifiée dans la vallée. A Saillant on peut observer quelques changements notables. Un certain esprit collectif régnait dans la population, il y a cinquante ans. On se réunissait fréquemment, tous les habitants d'un même village. L'hiver, on organisait la « veillée » dans une maison. Les femmes travaillaient à la dentelle, à filer la laine ; les hommes fumaient leur pipe en causant autour de la flamme claire de la cheminée.

Aujourd'hui (et ce nouvel état a commencé avec le siècle, mais la guerre l'a dessiné plus fortement), on ne se réunit presque plus. Chacun reste chez soi, occupé à ses affaires personnelles. On ne se préoccupe plus guère du voisin. Qu'il se débrouille, on est même jaloux de ses succès. Le vieux dicton campagnard : « Chacun pour soi et Dieu pour tous » est plus que jamais d'actualité.

On se prête bien encore, dans le besoin, quelque « coup de main », mais plus avec le même entrain que jadis. La hausse des prix, l'augmentation tou-

jours croissante de la vie, la décadence économique de l'après-guerre ont tué cet esprit de communauté, d'entraide fraternelle, qui unissait les paysans.

Les hommes qui ont fait la guerre, après s'être dégagés de l'emprise cléricale à la fin des hostilités (résultat des souffrances de cinq années de misère), semblent être retombés sous la tutelle du curé. Ils fréquentent un peu plus régulièrement l'église le dimanche, non par conviction (ils l'ont perdue), mais pour « faire comme tout le monde ». Et puis, l'église est le lieu de réunion de la commune. On y fait des marchés, entre hommes, au fond, derrière les portes, marchés que l'on va sceller au cabaret. Et puisqu'il faut aller au bourg pour trouver ses amis et connaissances ce jour-là, autant aller écouter les nouvelles du pasteur qui ne dédaigne pas, de temps en temps, de toucher un brin de politique.

Mais au fond de cet empressement à la messe, il n'y a point de principe. On imite les autres, pour ne pas se faire remarquer. Mais si le travail presse, s'il y a de l'ouvrage aux champs, on n'hésite pas à abandonner messe et curé. La crainte n'existe plus. Il faut vivre avant tout. « Dieu ne donne rien à manger », disent nos paysans sensés. Et : « Le dimanche, le ventre a faim comme la semaine. »

Conclusion

En résumé, la vallée de l'Anse, pays de petite culture, où chacun possède son petit lopin, n'a pas subi, du fait de la guerre, de profondes modifications. Les méthodes d'exploitation agricole sont sensiblement les mêmes, avec une lente évolution vers le machinisme. Pas de cultures nouvelles, rareté des terres cultivables, exploitation intense des forêts, transformation des produits de la ferme, élevage des jeunes veaux de boucherie plutôt que des génisses, vente du beurre de préférence au lait.

La dépopulation n'est pas excessive, elle s'est arrêtée depuis quatre ans. L'exode des jeunes vers la ville s'est stabilisé (A ce sujet, il est bon d'ajouter que bon nombre d'entre eux ont trouvé un emploi dans la construction d'un pont en ciment armé, sur l'Anse et ont été ainsi retenus). La natalité diminue constamment. La main-d'œuvre est très rare (ouvriers agricoles, bergers). Le sentiment collectif a disparu de la population. L'individualisme, créé par l'appât du gain, l'a remplacé. Chacun pour soi. L'église semble avoir repris son influence sur les hommes. Mais cette reprise n'est que fictive. L'intérêt domine la religion et passe avant tout. Les carrières de fonctionnaires sont abandonnées par les jeunes pour l'usine. Le désir du gain prime tout.

Le capitalisme décadent a semé, dans la population paysanne, le désir de l'argent. Et la fortune domine tout dans nos campagnes.

Voilà le plus grand résultat de la guerre et de l'après-guerre.

A. DERIGON.

Les Revues

Revue Universelle (15 septembre) Que l'Action Française eût éprouvé le besoin d'avoir (en la personne de Georges Valois) son spécialiste des questions économiques, c'était vraiment un signe des temps, une reconnaissance implicite de l'importance des événements matériels, une sorte de faux pas vers le diabolique matérialisme de l'histoire ! Aussi est-ce M. Valois en personne qui tient à remettre les choses au point, à faire profession de foi d'économiste amateur (on s'en serait facilement douté !) pour qui seuls les problèmes religieux comptent vraiment dans l'histoire contemporaine.

Voilà qui est bon. Nous n'aurons aucune crainte à suivre notre adversaire sur ce terrain : le marxisme n'a jamais refusé de considérer les faits et les doctrines du passé, puisqu'il en est l'aboutissement et doit en expliquer la genèse.

Or, selon M. Valois, tout ce qui s'est passé dans le monde depuis Louis XVI est simplement une longue lutte entre les deux théologies : la théologie catholique et la théologie démocratique. Entendez par là deux conceptions opposées du monde : le monde a été créé tel quel une bonne fois pour toutes, ou : le monde se crée sans cesse, en nous et sous nos yeux. Ou bien, comme dit M. Valois, Dieu est ou Dieu devient.

Cela posé, M. Valois n'a aucune peine à démontrer que tous les bouleversements accomplis depuis cent cinquante ans se rattachent à cette même philosophie du Devenir sous ses formes multiples de jacobinisme, bonapartisme, libéralisme, radicalisme, socialdémocratie, pangermanisme, enfin bolchévisme. Comment s'y prend-il pour faire cette belle salade ? Il conçoit l'univers comme une mécanique toute faite, dont seule l'Eglise et les Rois de France détiennent les clés. Toutes les fois que ces deux autorités ont été combattues, on a eu affaire à des insensés qui prétendaient donner aux rouages isolés de la mécanique une indépendance stupide, comme si chacun de ces rouages pouvait changer de fonction sans chambarder tout le reste. Les démocrates sont des benêts qui croient qu'il faut aider le monde à se transformer et qui déclanchent ainsi catastrophe sur catastrophe. Quant aux Boches et aux Bolcheviks ils veulent tout bouleverser par intérêt et par satanisme. Mais ils ne sont pas les plus forts en Europe : les maîtres actuels sont encore ces naïfs démocrates, ces Jean-Paul Chopparts qui méritent de trouver en Georges Valois leur Père Fouettard povidentiel. Et quelle est en fin de compte la cause de tout cela ? « Une erreur de l'esprit humain », une fausse théologie, une opinion ridicule : si les opinions redevenaient « saines », le monde retrouverait son assiette, le monde ne bougerait plus, ce qui est le souverain bien, évidemment !

M. Valois nous la baille belle en prétendant qu'une telle esquisse figure un combat entre deux théologies, une guerre religieuse, une lutte entre deux métaphysiques. Les philosophies mêlées à l'histoire sont chose autrement violente et passionnée que des « opinions », et leurs déchirements n'ont rien de commun avec ce tableau où ne s'affrontent que simples erreurs et sages recettes. Il suffit pour

s'en convaincre de comparer le présent essai de M. Valois aux énoncés antérieurs de la thèse qu'il prétend inventer : son article n'est en effet qu'une pitoyable contrefaçon d'un thème déjà classé, présenté avec une grandeur incomparable par Proudhon dans sa *Philosophie du Progrès* ou par Michelet dans ses leçons sur *Les Jésuites*. Relisez ces auteurs (qui n'étaient pas des « boches », je suppose ?), et le simple ton de l'exposé vous montrera dès la première page que là il s'agit bien de véritables duels philosophiques. M. Valois a repris tout bonnement le contrepied de la thèse de Proudhon, mais en la ravalant au niveau de simples querelles d'opinion, ce qu'il annonçait d'ailleurs dès son exorde en disant que l'on peut « pour des raisons de convenances, agir, dans un certain nombre de circonstances, comme si l'on se tenait en dehors de la vie religieuse ». Tartuffe, va ! Le clergé des vraies guerres de religion parlait un tout autre langage ! Il n'y a, dans l'exposé de M. Valois, rien de vraiment religieux, rien de métaphysique. Sous sa plume les philosophies du Devenir ne sont plus que « l'erreur des partisans du changement » ; son explication de notre histoire se réduit à cette lapalissade : les changements historiques supposent qu'on a voulu changer ! C'est pourquoi il en arrive à cette bêtise incroyable de ranger sous la même étiquette les radicaux, les hobereaux prussiens et les communistes, à prétendre que les bolcheviks sont les partisans de l'Assemblée et du pouvoir dilué, contre les fascistes partisans de l'autorité du chef ! Voilà de quoi éberluer nos « résistants » anti-moscoutaires !

Si M. Valois avait parlé en mystique ou en vrai métaphysicien, nous aurions pu discuter avec lui ce problème de la philosophie en notre temps, qu'il n'a pas même abordé. Nous savons pertinemment que tout groupe d'hommes capables de faire l'Histoire porte en lui une conception du monde qui rend à l'esprit cette unité foncière sans laquelle les sciences morales tombent en poussière. Mais nous savons aussi que ces convictions, si lourdes de vertus, ne s'élaborent pas dans les sphères intellectuelles, mondaines, où messieurs les royalistes brillent par la logique clinquante de leur « nationalisme intégral ». Les philosophies dignes de ce nom ne sont efficaces, agissantes, que parce qu'elles sont vraies, parce qu'elles synthétisent les destins tracés à une collectivité donnée par ses conditions d'existence, ses conditions matérielles de vie, et symbolisent en même temps sa résolution instinctive de surmonter telles conditions qui la condamnent.

Le catholique Georges Valois, qui plagie Proudhon, aurait eu avantage, pendant qu'il y était, à plagier un peu Georges Sorel : il aurait appris ainsi que le christianisme lui-même fut la substitution d'une « théologie du Devenir » (devenir de l'âme humaine, doctrine de la lutte pour le Salut) aux billevesées d'un polythéisme complètement figé dans une idéale stabilité... cadavérique, — à une « théologie de l'Être » aussi pétrifiée que celle qu'il nous vante lui-même aujourd'hui. J'aimerais à demander à M. Valois un simple commentaire du *De Fuga in Persecutione* de Tertullien, ou (si la qualité d'Anglais et de protestant ne constituait un double péché mortel) du *Pilgrim's Progress* de John Bunyan, où c'est justement le mot « Progrès » qui caractérise l'essence du christianisme, marche au salut. Il est vrai qu'il n'en faut pas tant à M. Georges Valois pour faire figure de leader intellectuel.

G. MICHAEL.

LA RENAISSANCE DU LIVRE

78, Boulevard Saint-Michel, 78 - PARIS (6^e)

Registre du Commerce : 194-545 Téléphone : FLEURUS 07-71 et 05-34

VIENT DE PARAÎTRE :

DOCUMENTS ET TÉMOIGNAGES CONTEMPORAINS
:: Sous la direction de M. Jean de PIERREFEU ::

J.-M. BOURGET

Les Origines de la Victoire

Histoire raisonnée de la Guerre mondiale

Préface du Lieutenant-Colonel HERSCHER

Sous-Directeur des Études à l'École Supérieure de guerre

L'éminent rédacteur au « Journal des Débats » qui publie ce livre qui sera classique, a été, pendant la guerre, attaché à l'État-major particulier du Ministre de la Guerre et au Secrétariat militaire du ministre sous les ministères Painlevé et Clemenceau. Il apporte une somme considérable de documents français et étrangers.

Un vol. in-18 jésus (185x117) de 582 pages avec cartes et plan. 20 fr.

LA REMINGTON PORTATIVE

Machine idéale pour la correspondance personnelle
CLAVIER UNIVERSEL

4 rangées de touches - 2 caractères par touche

COMME LES MACHINES DE BUREAU

Pour le voyage :

Légère et robuste, tient aisément dans une valise.

Hauteur

10 centimètres

Pour le bureau :

Complète et pratique, se range dans une bibliothèque.



Rend les mêmes services qu'une machine de format commercial

REMINGTON TYPEWRITER Co (S. A.)

12, Rue Édouard-VII et 20, Rue Caumartin - PARIS

Registre de Commerce de la Seine 74.323

Tel. GUT. - 19-11
CENTRAL 27-30
CENTRAL 66-21

LIBRAIRIE ANDRÉ DELPEUCH

51, Rue de Babylone
R. C. SEINE 227.836



PARIS (VII^e)
CH. POST. 496-89

LES ÉCRITS POUR & CONTRE

publication dirigée par Marc Semenoff

NUMÉRO 7

NUMÉRO 7

Autres Numéros parus dans la même collection :

LE VOTE DES FEMMES

FAUT-IL MANGER CRU ?

LA FRANCE ET LES

:: :: SOVIETS

L'ÉDUCATION SEXUELLE

ARTICLES de : CLAUDE FARRÈRE, PAUL REBOUX, LÉON FRAPIÉ, RACHILDE, RENÉE DUNAN, PIERRE PARAF, LOUIS FOREST, CHANOINE VERDIER, ABBÉ VIOLET, PASTEUR WAUTHIER, RABBIN WEIL, JANE MISMÉ, D^r LEGRAIN, M^{me} SCHLUMBERGER, M^{me} BRUNS-CHVICG, MARIE MEUNIER, YOKOYAMA, PÉRÉGRINUS, BALDWIN.

Autres Numéros parus dans la même collection :

LA SOCIÉTÉ DES :: ::
:: :: NATIONS

L'AU-DELA ET LES
:: :: MYSTÈRES

LA RÉFORME DE
:: :: M. BÉRARD

Un volume in-16, Prix : 3 francs 50

La production ■ ■
 la plus sensationnelle
 ■ ■ ■ de l'année

Douglas Fairbanks

dans

Le Voleur de Bagdad



■ En exclusivité ■
 à la Salle Marivaux



■ ■ ■ ■ ■

Le Châleux Fleurs -- de Sang

✿
 LUTTE D'UN PEUPLE
 POUR
 SON INDÉPENDANCE

✿
 DOROTHY GISH
 ET
 RICHARD BARTHELMES

✿
 LE GRAND :: :: ::
 SUCCÈS ARTISTIQUE
 :: :: DE LA SAISON

MAPPEMONDE - FILM
 (PRODUCTION FIRST NATIONAL)

15, rue Louis-le-Grand
 R. C. Seine 212 786 B

■ ■ ■ ■ ■